

I.S.S.N. 0758 - 8151

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

société d'Histoire locale



nouvelle série n:6 1989

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924

Nouvelle série n° 6 - 1989

SOMMAIRE

TRAVAUX ET RECHERCHES

- * Contribution à l'Histoire de Sceaux à
travers ses vieux arbres Jacqueline COMBARNOUS P.3
-

CONFERENCES

- * Voltaire et Sceaux René POMEAU P.27
* Les grands hommes du
jardin des Félibres Jacques MOURGUES P.34
-

COLLOQUES

- * La Révolution en Ile de France Micheline HENRY P.46
-

VISITES

- * Le vieil Antony Micheline HENRY P.55
-

VIE DE L'ASSOCIATION

- * Assemblée Générale du 4 mars 1989 Françoise PETIT P.60
* Rapport d'activités 1988 P.62
* Une figure de Sceaux qui disparaît... P.65

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Revue annuelle

Directrice de publication : Françoise Petit

Composition : Viviane Monvoisin, Bibliothèque Municipale de Sceaux

Mise en page et illustrations : Arturo Tejero

Impression : La nouvelle impression scéenne

4, rue Pasteur

92330 SCEAUX

Rédaction et diffusion : **Amis de Sceaux**

Bibliothèque Municipale

7, rue Honoré de Balzac

92330 SCEAUX

Le Bulletin est servi à tous les adhérents

cotisation : 70 F individuelle

100 F par couple

AMIS DE SCEAUX : Membres du bureau :

Présidente : Françoise Petit

Vice-Présidents : Bruno Philippe et Jacqueline Rambaud

Secrétaire générale : Thérèse Pila

Secrétaire générale adjointe : Micheline Henry

Trésorière : Jacqueline Combarous

Membres du Conseil d'Administration : Jean-Pierre Allardi, Jeannette Beaugrand, Ginette Bidaut, Annick Bourdillat, Jean Chevrier, Simone Flahaut, Martine Grigaut, Claude Bunot-Klein, Philippe Laurent, Renée Lemaître, Madeleine Loubaton, Sylvie Osorio-Robin, Jane Quentin, Geneviève Rocquemont, Jacques Steverlynck, Geneviève Streit.

TRAVAUX ET RECHERCHES

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE SCEAUX A TRAVERS SES VIEUX ARBRES

La connaissance du passé de notre ville serait incomplète si l'on n'ajoutait aux études historiques, architecturales, sociologiques menées depuis plusieurs années, une étude des arbres anciennement plantés. La reconnaissance des vieux arbres en effet, nous apprend l'histoire de la ville, au moins depuis le 19^e siècle.

Le 8 janvier 1792, la Municipalité de Sceaux nouvellement créée faisait planter des arbres sur les trottoirs de la rue Paul Couderc et de la rue de Fontenay. Les édiles voulaient donner à ce village, hors de l'enceinte des grandes propriétés, un caractère citadin qui contrastât avec son environnement rural, fait de vignes et de vergers. En 1990, cet environnement rural ayant quasiment disparu, les arbres jouent un rôle indispensable dans notre vie de citadins. Il faut essayer de réveiller en chacun de nous l'amateur d'arbres qui sommeille et le rendre sensible à cette beauté qui nous touche, même inconsciemment, au plus profond de nous-même. Que serait une ville sans arbre ? Nous n'osons même pas l'évoquer...

La ville de Sceaux, comme les communes voisines, est riche en arbres d'ornement qui furent à la mode au 19^e siècle. En période hivernale, on reconnaît le feuillage toujours vert des conifères, cèdres, pins Laricio, sequoïas, qui dominent les toits de la ville, et qui furent acclimatés en France par les botanistes vers le milieu du 18^e siècle pour les premiers, au milieu du 19^e siècle pour les sequoïas.



Le Cèdre de la place Leamington Spa. Photo Ray Gill

Ces arbres exotiques, originaires des forêts du pourtour méditerranéen ou de la bordure du Pacifique aux Etats-Unis, furent plantés en sujets isolés dans les parcs et jardins des propriétés bourgeoises où ils se trouvèrent mêlés aux tilleuls, marronniers, ormes et platanes qui avaient jusqu'à ce moment-là constitué le fonds des plantations de nos parcs. Il apportaient une esthétique nouvelle, un air de liberté dans la mesure où ils ne se prêtaient pas à une taille savante telle qu'elle était pratiquée notamment sur les marronniers et les tilleuls. Ils purent ainsi gagner leur plein développement, sans doute aux dépens des feuillus qui les entouraient.

Chateaubriand lui-même fut un des premiers à planter dans son parc de la Vallée aux Loups, où il résida de 1807 à 1818, des cèdres du Liban et des pins Laricio qui ont atteint un déploiement impressionnant.

Nous savons également que le botaniste Philippe André de Vilmorin fit planter, à partir de 1820, dans son parc de Verrières le Buisson, des cèdres du Liban, des pins de Calabre (Laricio), des chênes d'Amérique, que lui avaient procurés des voyageurs célèbres.

Mais les conifères ne sont pas les seuls arbres prestigieux de notre ville.

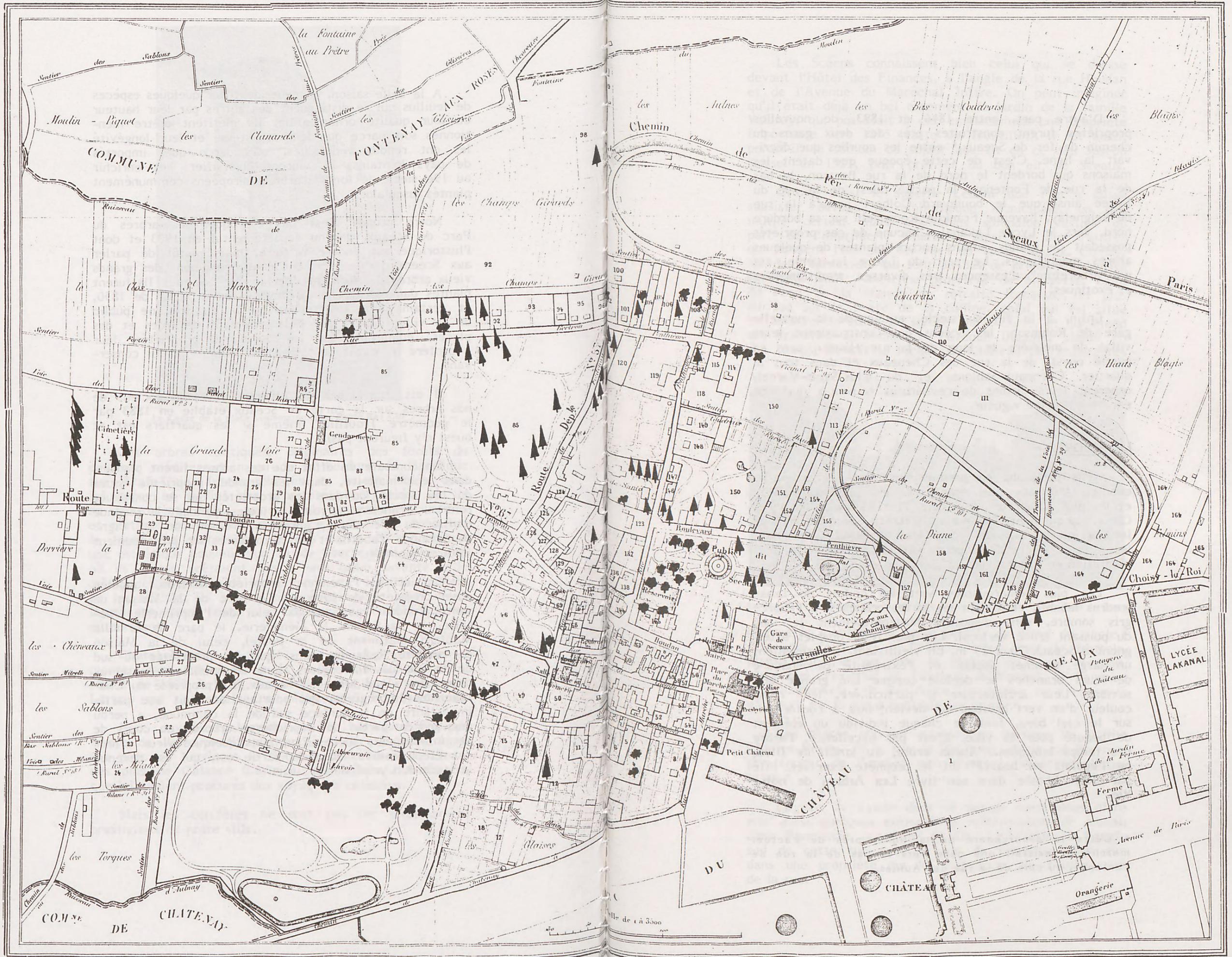
A la belle saison, on peut identifier quelques espèces de feuillus qui se distinguent des autres par leur hauteur ou leur qualité ornementale. Ils méritent d'être mentionnés soit parce que leur robustesse et leur longévité les ont rendus vénérables, soit parce que, importés de pays lointains, ils vinrent diversifier et enrichir au 19^e siècle le fonds d'arbres européens communément plantés jusqu'alors.

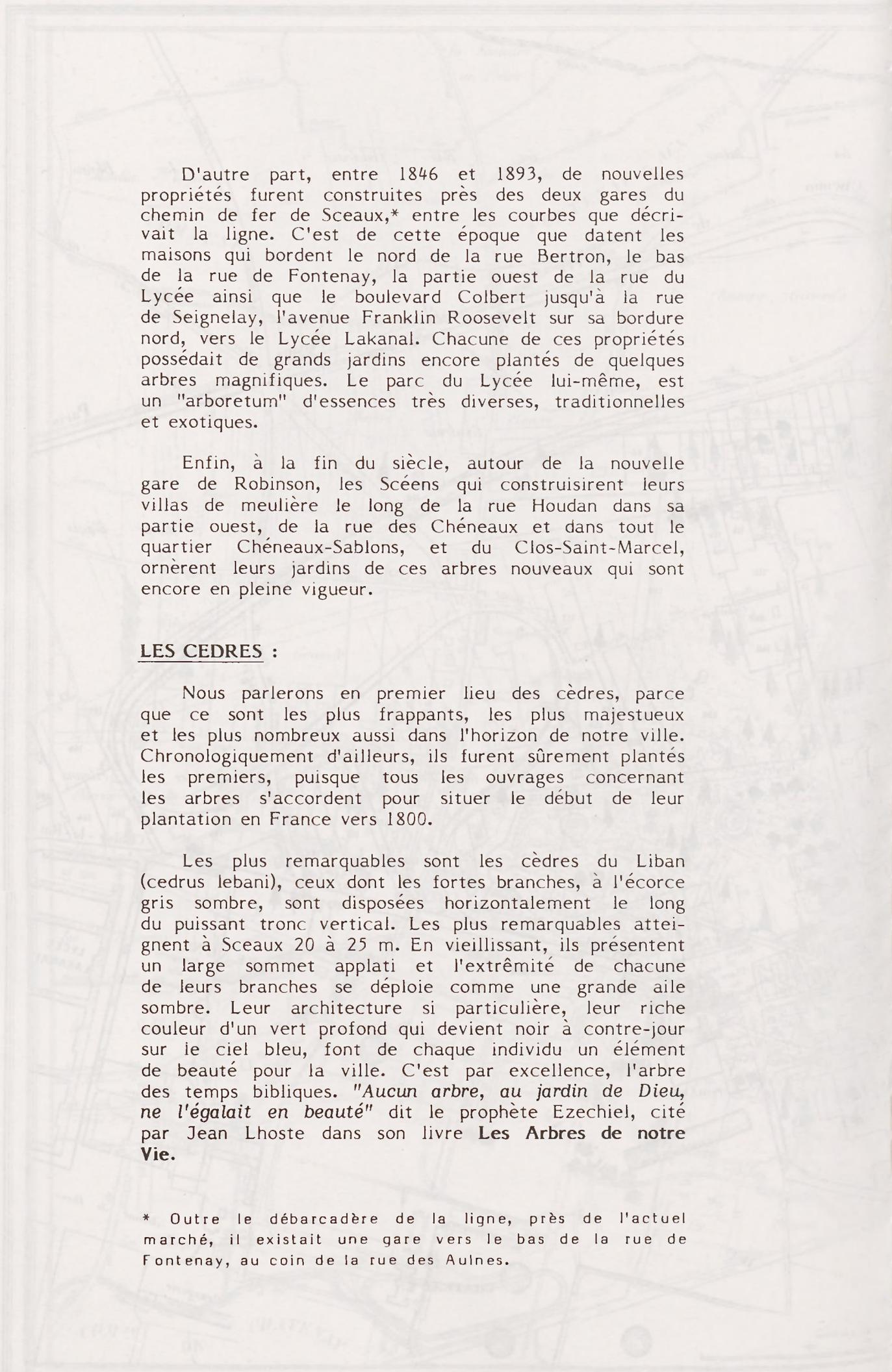
Notre propos n'est pas d'évoquer les arbres du Parc de Sceaux, devenu départemental en 1923 et dont l'historique est encore à faire, mais plutôt de parler aux Scéens qui les côtoient quotidiennement, des grands vieux arbres qui forment l'horizon de nos rues. Ils furent plantés dans les grands jardins privés à partir de 1850, et certains font maintenant partie du domaine public de la ville, depuis que l'élargissement des rues et des places, empiétant sur les anciennes propriétés, leur a conféré le statut de "monument public" en les conservant.

Il est intéressant de reporter les plus anciens de nos arbres sur la carte de Sceaux établie en 1883 par le géomètre Troufillot (même si les quartiers est et ouest n'y figurent pas).

On constate en effet que ces arbres furent plantés, dans leur majorité, dans les grandes propriétés issues du 18^e siècle, ou dans les propriétés qui se constituèrent sur d'anciens terrains agricoles, pendant la seconde moitié du 19^e siècle, après la création de la "Ligne de Sceaux", d'abord, et plus tard, après son prolongement jusqu'à Robinson.

En effet, l'ancienne propriété Bertron, appelée aussi propriété de l'Amiral, le parc de la Maison de santé Reddon, qui jouxtait celui de l'imprimerie Charaire, le Jardin de la Ménagerie, le parc de la villa Maillard (bâtiment de la Poste), celui de la Maison de retraite Renaudin, ainsi que les propriétés du sud de la rue des Imbergères, sont les meilleurs conservatoires des vieux arbres à Sceaux. La propriété du Château des Imbergères, qui pourtant occupait une partie importante de la surface sud de la commune, a perdu une grande partie de sa richesse arborée au cours de ses lotissements successifs ; mais quelques vieux arbres ont été conservés dans la partie est, qui est devenue le stade du Lycée Marie-Curie.





D'autre part, entre 1846 et 1893, de nouvelles propriétés furent construites près des deux gares du chemin de fer de Sceaux,* entre les courbes que décrivait la ligne. C'est de cette époque que datent les maisons qui bordent le nord de la rue Bertron, le bas de la rue de Fontenay, la partie ouest de la rue du Lycée ainsi que le boulevard Colbert jusqu'à la rue de Seignelay, l'avenue Franklin Roosevelt sur sa bordure nord, vers le Lycée Lakanal. Chacune de ces propriétés possédait de grands jardins encore plantés de quelques arbres magnifiques. Le parc du Lycée lui-même, est un "arboretum" d'essences très diverses, traditionnelles et exotiques.

Enfin, à la fin du siècle, autour de la nouvelle gare de Robinson, les Scéens qui construisirent leurs villas de meulière le long de la rue Houdan dans sa partie ouest, de la rue des Chéneaux et dans tout le quartier Chéneaux-Sablons, et du Clos-Saint-Marcel, ornèrent leurs jardins de ces arbres nouveaux qui sont encore en pleine vigueur.

LES CEDRES :

Nous parlerons en premier lieu des cèdres, parce que ce sont les plus frappants, les plus majestueux et les plus nombreux aussi dans l'horizon de notre ville. Chronologiquement d'ailleurs, ils furent sûrement plantés les premiers, puisque tous les ouvrages concernant les arbres s'accordent pour situer le début de leur plantation en France vers 1800.

Les plus remarquables sont les cèdres du Liban (*cedrus libani*), ceux dont les fortes branches, à l'écorce gris sombre, sont disposées horizontalement le long du puissant tronc vertical. Les plus remarquables atteignent à Sceaux 20 à 25 m. En vieillissant, ils présentent un large sommet aplati et l'extrémité de chacune de leurs branches se déploie comme une grande aile sombre. Leur architecture si particulière, leur riche couleur d'un vert profond qui devient noir à contre-jour sur le ciel bleu, font de chaque individu un élément de beauté pour la ville. C'est par excellence, l'arbre des temps bibliques. "*Aucun arbre, au jardin de Dieu, ne l'égalait en beauté*" dit le prophète Ezechiel, cité par Jean Lhoste dans son livre **Les Arbres de notre Vie.**

* Outre le débarcadère de la ligne, près de l'actuel marché, il existait une gare vers le bas de la rue de Fontenay, au coin de la rue des Aulnes.

Les Scéens connaissent bien celui qui se dresse devant l'Hôtel des Finances, à l'angle de la rue Houdan et de l'Avenue du Maréchal Joffre. On peut imaginer qu'il était déjà un bel ornement du jardin de la famille Valbray, qui possédait à cet emplacement une propriété importante vers 1875 (carte de Troufillot). Il fut aussi, paraît-il, le témoin du séjour que fit en ce lieu Joseph Kessel en 1923, pour profiter du bon air de Sceaux.

Citons aussi le superbe **Lebani** que l'on a laissé subsister devant la bibliothèque municipale, un peu mutilé certes, mais néanmoins splendide vestige du parc de l'imprimerie Charaire, ainsi que bien d'autres qui forment l'horizon des rues du Vieux Sceaux. Comme les deux spécimens qui sont au bas de la rue Marguerite Renaudin dans l'ancienne propriété de Margerie, celui du Parc de la Maison de retraite Renaudin, et plus au sud sur la pente de la colline, celui qui est situé en bordure du stade du Lycée Marie-Curie, et qui étend ses branches au-dessus de l'avenue Cauchy, planté en son temps, devant la façade du Château des Imbergères



Ce cèdre se trouve en bordure du stade du Lycée Marie Curie Coll. Amis de Sceaux

comme le montre une carte postale du début du siècle ; celui qui fait face à l'hôtel Colbert, sur le trottoir, planté dans le parc de la Maison de santé Reddon, alors que n'existait ni l'avenue de Verdun, ni l'avenue de Camberwell ; la Résidence Penthievre en a conservé plusieurs sur la place centrale notamment.

Les cèdres qui ont subsisté en bordure de la rue Charles Péguy, de la rue de Fontenay, de la rue Bertron, proviennent de l'ancien parc Bertron, avant son lotissement.

La rue du Lycée dans sa partie ouest nous offre elle aussi quelques exemplaires remarquables de lebani, dans l'ancienne propriété du Dr. Le Pileur, à l'angle sud de cette rue avec la rue de Fontenay ainsi que dans une propriété qui lui fait face, de l'autre côté de la rue.

Citons encore la rue des Chéneaux, qui en possède deux de 15 à 20m, et la rue Eugène Maison, où l'on a conservé dans un parc privé deux grands cèdres de l'ancienne propriété Dodin. Enfin, à la limite ouest de la ville, le cèdre du Liban qui domine la chaussée de sa belle ramure, en face de la gare de Robinson.

Aucun de ces cèdres n'a encore atteint la taille des cèdres du Parc de la Maison de Châteaubriand, qui furent plantés aux environs de 1810 et dont le plus gros atteint 5,41m de circonférence. On peut essayer d'estimer l'âge du cèdre de la Bibliothèque Municipale,

déjà mentionné, dont la circonférence atteint 3,60m, nous savons par l'historien de Sceaux, H. L. Seris, que lors d'une réception à l'Imprimerie Charaire, le 10 septembre 1886, un banquet fut donné sous les ombrages du *Cèdre séculaire* de la propriété. Si, comme on peut le penser, il s'agit bien du même arbre, et compte-tenu de l'exagération due au style de l'auteur, on peut en conclure que cet arbre n'est pas beaucoup plus jeune que les cèdres de la Vallée aux Loups, mais que son environnement urbanisé a moins bien favorisé sa croissance.

Sait-on qu'en 1910, au moment du percement de l'avenue de Verdun (qui s'appelait alors l'avenue du Parc), à travers la propriété Dupont, le lotissement qui fut à l'origine de la construction des maisons qui bordent les deux côtés de cette avenue jusqu'à la rue du Lycée, s'appelait le lotissement des Cèdres. C'est assez dire l'attraction qu'ont exercée ces arbres au 19e siècle. Il ne reste, hélas que quelques lebanis dans les jardins ainsi créés.

Parlons maintenant du cousin du lebanis, le cèdre de l'Atlas (*atlantica glauca*), introduit en France en 1840, et très souvent planté de nos jours, parce que sa croissance est plus rapide que celle du lebanis. Sa ramure est ascendante par rapport au tronc ; il a donc un port très différent, mais c'est aussi un très bel arbre. Un des plus beaux à Sceaux est certainement celui qui forme maintenant le centre d'un jardinet public, en face de l'Hôtel des Finances, de l'autre côté de la rue Houdan. Il n'a pas la même beauté architecturale que le lebanis, mais il possède lui aussi un tronc colonnaire supportant une nombreuse ramure qui a pu se déployer en liberté ; il apporte à cette partie de la ville un élément de beauté et de grandeur.

Il existe à Sceaux, d'autres cèdres de l'Atlas de belle envergure, parfois voisins d'un lebanî comme dans la rue Eugène Maison ou dans un jardin de la rue des Chéneaux, mais ils sont plus remarquables en sujets isolés. Signalons celui de la rue du Dr. Thore dont le tronc est large et court et la couronne volumineuse. Celui qui subsiste, près d'un if, sur un trottoir du boulevard Colbert est particulièrement intéressant car il nous rappelle l'existence à cet endroit, à la fin du siècle dernier, de plusieurs propriétés qui s'étendaient de la rue Franklin Roosevelt (alors rue Houdan) jusqu'à la rue Achille Garnon (alors Sentier rural des hauts-Coudrais), dans la dernière boucle du chemin de fer. La partie nord de ces jardins a disparu lors de la prolongation du boulevard Colbert dans les années cinquante, le cèdre et un if ont été conservés. Il en subsiste aussi dans quelques beaux jardins de la rue du Lycée. Mais on en trouve surtout de plus jeunes qui atteignent 10 à 15m, dans les propriétés de création plus récente qui entourent le Parc de Sceaux, ou encore près du Lycée Marie-Curie, avenue de la République.



La variété **glauca**, d'une belle couleur bleutée, et le déodar (cèdre de l'Himalaya), ont remplacé le cèdre du Liban chez les pépiniéristes. Admirons ces témoins d'une époque puisqu'ils ont presque disparu de leur pays d'origine, les montagnes du Liban.

LES SEQUOIAS :

Importés d'Amérique du Nord et introduits en Europe en 1843, ces arbres, gigantesques dans leur pays d'origine, nous sont moins familiers que les cèdres, arbres du pourtour méditerranéen. Ils sont remarquables par leur silhouette puissante, parfois élancée, parfois trapue selon les individus. Leur apex arrondi domine en plusieurs endroits les autres arbres et les toits de la ville. Leur tronc parfaitement vertical ne se divise pas comme celui des cèdres. Il jaillit jusqu'au ciel, entouré par une ramure épaisse dont les branches basses touchent presque le sol.



Le séquoïa du Jardin de la Ménagerie en 1903

Coll. Amis de Sceaux

Les plus beaux sont sans doute ceux du Parc de la Ménagerie, car traités en sujets isolés, ils disposent de l'espace vital nécessaire à leur plein épanouissement. Le sequoïa est l'arbre du nouveau monde ; dans son pays d'origine, en Californie, il peut atteindre 100m de hauteur, et certains individus seraient vieux, dit-on, de 3400 ans. Les sequoïas français qui furent plantés à partir de 1850 sont donc en pleine croissance ; s'ils résistent à la pollution atmosphérique et s'ils échappent à la foudre, ils deviendront des témoins historiques. Malheureusement, nombreux sont ceux qui furent plantés dans des terrains trop exigus et qui sont devenus frêles et pauvres. D'autres meurent lentement, malmenés par l'élargissement des rues, comme celui qui dresse sa silhouette triste à l'angle du parking Robinson.

On trouve heureusement à Sceaux quelques sequoïas de belle taille. Dans le parc de la Maison Baltard, dans celui d'une maison de repos au 99 rue Houdan,

ou encore au bas de la rue de Fontenay, enclos dans le jardin d'une résidence H.L.M., mais initialement planté dans une propriété sise au milieu des Champs-Girard à la fin du siècle dernier, enfin boulevard Colbert, face au Parc de la Ménagerie, avenue Franklin Roosevelt entre les bâtiments de la clinique Dupré construits sur une propriété ancienne, sans parler de quelques autres individus rue Bertron, avenue de Verdun, dans l'ancienne propriété Dupont, déjà mentionnée n'oublions pas celui de l'Allée Bernadotte, sur l'ancienne propriété Reddon, celui qui subsiste dans une résidence récente, au coin de la rue du Lycée et de la rue de Penthièvre, et enfin, celui qui se dresse à l'angle des rues des Chéneaux et Pierre Curie, en tout une quinzaine d'arbres qui atteignent 20 à 25 m de haut.

LES PINS LARICIO

Cèdres et sequoïas ont souvent été plantés en compagnie de pins Laricio ou Pins de Corse, parfois groupés en bouquets de deux ou trois. Essence de boisement et d'ornement originaire des forêts corses, très rustique, ce pin peut atteindre une hauteur imposante de 20 à 30 m. Ils ont été très largement plantés sous la Restauration puis sous le Second Empire. Arbre d'une grande élégance, plein de spiritualité, son tronc élancé, dont l'écorce grise et rosée est finement craquelée de noir, porte haut des branches souvent horizontales au point de ressembler parfois de loin au cèdre du Liban. Mais le vert de ses aiguilles est lumineux et gai sur le ciel bleu. Arbre de la Méditerranée, il touche au coeur celui qui sait le regarder.

On en trouve de fort beaux dans le quartier de la rue du Lycée et de la rue Bertron dont un, superbe, sur une placette de cette dernière rue, au bas de la rue de la Flèche ; un autre aussi remarquable car isolé, rue de Seignelay, près du boulevard Colbert, un groupe de trois, allée Bernadotte et de quatre, allée des Troènes ; un autre enfin, atteignant 25 à 30 m, entre la rue des Imbergères et la rue Raymond Py, dans une propriété enserrée de murs qui date de l'époque Directoire.

Dans la partie ouest du cimetière, on trouve un alignement de huit pins Laricio plantés peut-être sous le Second Empire, car ils bordent une allée de vieilles tombes datant de cette époque et de la III^e. République. La plantation en alignement, contrairement à la plantation par bouquets de trois ou quatre individus fréquemment pratiquée dans les parcs, leur est moins favorable car elle met en évidence leur caractère indiscipliné, et la tendance de chacun à pousser comme il veut.

Il faut les admirer depuis le bas du cimetière d'où la masse de leurs feuillages réunis apparaît plus fournie.



Les feuillus

LES PLATANES

Les platanes sont plantés partout en France depuis le milieu du 17^e. siècle, sous leur forme hybride, qui est un croisement entre le platane d'orient et le platane américain. Ce sont de beaux arbres qui peuvent atteindre 40 M chez nous.

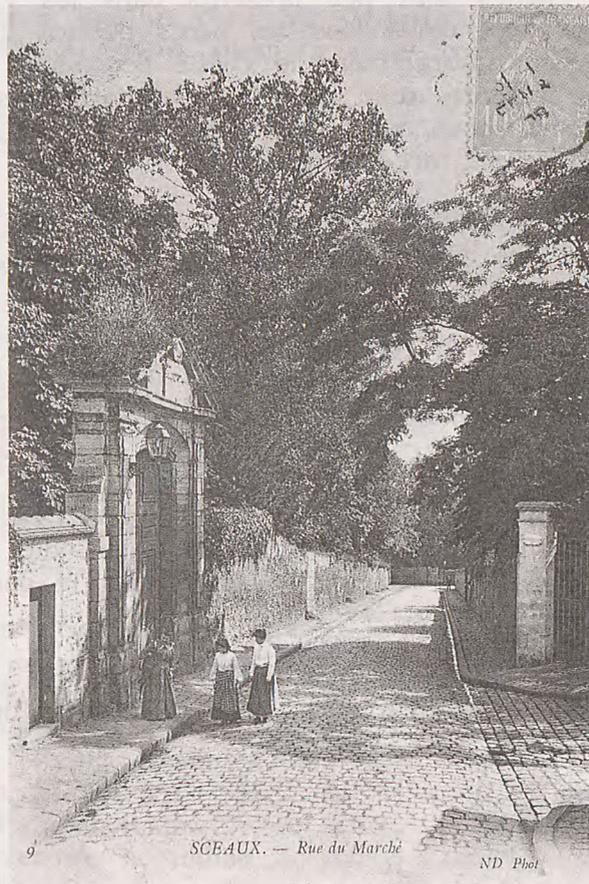
Arbres d'alignement au bord des routes ou des boulevards dans les villes, ils servent d'ombrage aux places des villes du midi car ils se prêtent bien à la taille ; mais on leur fait prendre alors une forme peu harmonieuse et torturée.

Ils furent plantés en sujets isolés dans les parcs au 19^e. siècle et forment de splendides sujets si la scie de l'élagueur ne les a pas trop mutilés. Leur grand tronc clair porte haut un dôme immense, qui laisse voir de grosses branches élagamment tordues. Leur ramure est particulièrement visible car ils mettent tardivement leurs feuilles au printemps.

Nous en avons quelques très beaux exemples à Sceaux, que l'on aperçoit de loin, dans la perspective de nos rues : citons les deux platanes du Jardin des Félibres, contre le chevet de l'église, qui forment l'horizon de la rue piétonne côté est. Ce jardin, pris sur le Parc avant la fin du siècle, a conservé les plantations faites par le Marquis de Trévise après 1830 quand celui-ci a voulu recréer sur le domaine, le parc dessiné à l'origine par Le Nôtre. Près du Jardin des Félibres, mais de l'autre côté de l'allée d'entrée dans le Parc, s'élève un beau pin Laricio.

Un autre grand platane, dans le parc de la Maison de retraite Renaudin s'élève au fond de la rue des Ecoles : ceux du 22 de la rue des Imbergères, que l'on aperçoit aussi de la rue Raymond Py ; ils mêlent leurs branches à celles du pin Laricio déjà nommé et dominent le paysage quand on monte la rue de la Chrétienté ; un beau sujet dans un jardin ancien que borde le sentier des Torques, dans l'ancien quartier des Milans. Un autre enfin subsiste vaillamment près du grand sequoïa, dans le parc du 99, rue Houdan, flanqué d'un marronnier. Sans parler de quelques autres que l'on peut apercevoir par dessus les toits, rue du Lycée notamment.

Beaucoup ont sans doute disparu ; le souvenir d'un platane de 38 m de haut, abattu il y a des années, hante encore la mémoire collective de la ville.



Les marronniers du Petit Château Coll. Amis de Sceaux

LES MARRONNIERS

Ces arbres extrêmement communs partout en France, furent plantés pour la première fois par Le Nôtre vers 1670 à Sceaux, à Versailles, aux Tuileries.

Ils ont le mérite de mettre leurs feuilles très tôt en avril, alors que les autres arbres ont encore leur silhouette hivernale, et ils offrent un plaisant aspect au printemps quand ils sont garnis de leurs panicules de fleurs comme d'innombrables bougies blanches ou roses. Leur couronne volumineuse fait l'ornement de maints jardins en ville. Signalons les plus anciens qui atteignent 15 à 20 m : celui du Petit Château et celui de la Résidence Penthievre, allée des Troènes, visible de l'avenue de Camberwell, tous deux remarquables par l'ampleur de leur feuillage et la largeur de leur tronc.

N'oublions pas la superbe double rangée de marronniers qui forment un dôme au-dessus de l'avenue Sully-Prudhomme.

LES CHENES

Les chênes sont peu présents dans les villes. On en trouve cependant dans les parcs publics de fondation ancienne, notamment le chêne pédonculé ; espèce indigène présente tout au long de notre histoire, il évoque pour nous aussi bien la forêt que l'individu isolé, plein d'une force majestueuse.

On en trouve un dans le parc de la Maison Baltard, âgé de 70 ans environ, qui déborde largement au-dessus du mur d'enceinte. Il faut surtout admirer les trois chênes qui se trouvent dans la partie ouest du Parc de la Ménagerie, dont les troncs dépassent 2,60 m de circonférence. Depuis que les marronniers et les tilleuls qui entouraient et quadrillaient le parc ont été abattus pour cause de maladie et de vieillesse, ces chênes ont trouvé plus d'espace et de lumière et atteint une belle hauteur. Le climat d'Ile-de-France est favorable à leur croissance, puisque nous trouvons une chênaie dans la ville voisine, dans le parc Henri Sellier et aux alentours.

Quelques autres chênes, moins imposants, subsistent dans la partie est du parc, près des courts de tennis.

LES ACACIAS

De son vrai nom le **robinier**, l'acacia est un arbre qui nous est très familier. Bien que ce ne soit pas une espèce indigène, puisque ses premières graines, importées de l'est américain, furent semées place Dauphine à Paris en 1901, il est si parfaitement naturalisé en France qu'il est répandu partout. Très commun dans les parcs, son feuillage léger, ses fleurs blanches odorantes sont pleins d'attrait, de même que son écorce si originale avec ses réseaux de cordage en relief.

Trois beaux acacias accompagnent les chênes du Jardin de la Ménagerie. Citons aussi les deux individus qui subsistent devant la Bibliothèque, vestige du parc de l'Imprimerie Charaire, comme les deux cèdres voisins ; ceux de la placette au coin du sentier de la Tour. Enfin, de nombreux acacias se mêlent à d'autres feuillus dans les jardins anciens de Sceaux, débordant au-dessus des murs ou des palissades.

LES IFS

On trouve des ifs un peu partout à Sceaux dans les jardins, les endroits publics, au cimetière. L'if croît avec une extrême lenteur et peut atteindre un âge fabuleux (3000 ans). Dans les régions non méditerranéennes, il tient au cimetière la place des cyprès. Mais si le cyprès, par sa forme en fuseau, est un symbole d'espérance, l'if au contraire, avec sa couleur sombre, ses branches désordonnées, est un symbole de deuil. Associé à la mort dans les pays du nord depuis les débuts de l'histoire, la tradition populaire l'a choisi comme symbole d'éternité, peut-être à cause de sa très grande longévité.

Les deux ifs du cimetière se trouvent dans la partie la plus ancienne, qui fut installée rue Houdan en 1814, sur des terrains agricoles, à bonne distance du centre de la ville. Le plus grand ombrage deux vieilles pierres tombales enfoncées dans le sol, portant le nom gravé des frères Tchitchagoff, l'un mort en 1832, l'autre, l'Amiral, en 1849. Le second if s'élève au chevet de la tombe du baron Cauchy, célèbre mathématicien mort à Sceaux en 1857. Il est probable qu'il s'agit là de deux plantations privées faites par la famille des défunts.

Dans les jardins, par contre, les ifs en grand nombre témoignent de la faveur qu'ont toujours connue ces arbres, qu'ils soient taillés dans les jardins à la française, ou laissés à l'état naturel au milieu des feuillus. Certains ont résisté à l'élargissement des rues ou au remodelage des quartiers et se retrouvent au milieu d'un trottoir, au coin de l'Avenue de Verdun boulevard Colbert, ou sur une place nouvelle, square Jean Monnet.

Un if gigantesque cache un bassin du 18^e. siècle encore visible dans la cour de la clinique Dupré, au sud de la Faïencerie.

LES AUBEPINS

Ce sont de vieux arbres d'Europe à croissance lente et qui peuvent atteindre un âge avancé sans dépasser 10 à 12 m de haut. Ils offrent leur meilleur aspect au mois de mai, lorsqu'ils se parent d'abondants bouquets de petites fleurs roses ou blanches. Arbustes très connus du folklore populaire, leur feuillage désordonné, leur tronc souvent penché, n'en font pas de très beaux arbres, mais ils mettent une note de fantaisie dans les parcs. Il y en a deux au jardin de la Ménagerie et les trottoirs de la rue Eugène Maison sont plantés d'aubépins à fleurs roses.

LES TILLEULS

Le tilleul est un des grands feuillus de nos régions, d'une longévité élevée lorsqu'il se trouve en situation favorable. Outre les tilleuls plantés en abondance le long de certaines de nos rues et avenues, qui subissent un élagage rigoureux, il reste un sujet isolé sur le trottoir de la rue Houdan, en face de la Mairie, qui abrite en été un banc de son ombre. Il appartenait au parc de la villa Maillard (actuel immeuble de la Poste), acquis par la Ville en 1923. Malgré son environnement peu favorable, il semble en bon état et a gardé une forme naturelle. Il répand en juin une odeur délicieuse.

cf. l'article de Diana Copel : La Manufacture de Faïence et de porcelaine de Sceaux. - Bulletin des Amis de Sceaux, n° 4.

Deux grands tilleuls se dressent aussi au-dessus des murs de la Maison Baltard. Citons enfin, ceux que l'on a conservés sur le trottoir de la rue du Lycée, en face de la rue Raymond Gachelin, qui datent de la propriété de la famille de Loustal.

LES SOPHORAS DU JAPON

Introduits au milieu du 18^e. siècle, ces arbres robustes, originaires de Chine et de Corée, ont bénéficié d'un engouement qui ne s'est pas démenti puisqu'on continue de les planter en alignement le long des rues en ville, notamment à Paris. Ils sont d'une grande richesse ornementale par la beauté de leur ramure, la régularité des stries de l'écorce et la légèreté du feuillage. On pourrait les confondre avec les acacias, bien que leurs feuilles soient plus petites, et leur port différent. Leurs fleurs, composées de grands panicules blanchâtres, apparaissent en août et septembre après l'âge de trente ans.

A Sceaux, une bonne dizaine de sophoras du Japon ornent le trottoir en face de la Poste et le long de l'immeuble du Gaz de France. Leur plantation date de l'élargissement de la rue Houdan en cet endroit ; en 1924 en effet, la dernière partie de l'ancienne propriété Bertron, dite de l'Amiral, fut lotie, l'avenue Charles Peguy ouverte au travers du lotissement en 1927 et la rue Houdan, fort étroite en cet endroit, élargie aux dépens des parcs de la villa Maillard, au sud, et de la maison de l'Amiral, au nord. Quelques arbres furent conservés, lors de cette opération : le tilleul sur la rue Houdan et les cèdres de la rue Charles Peguy.

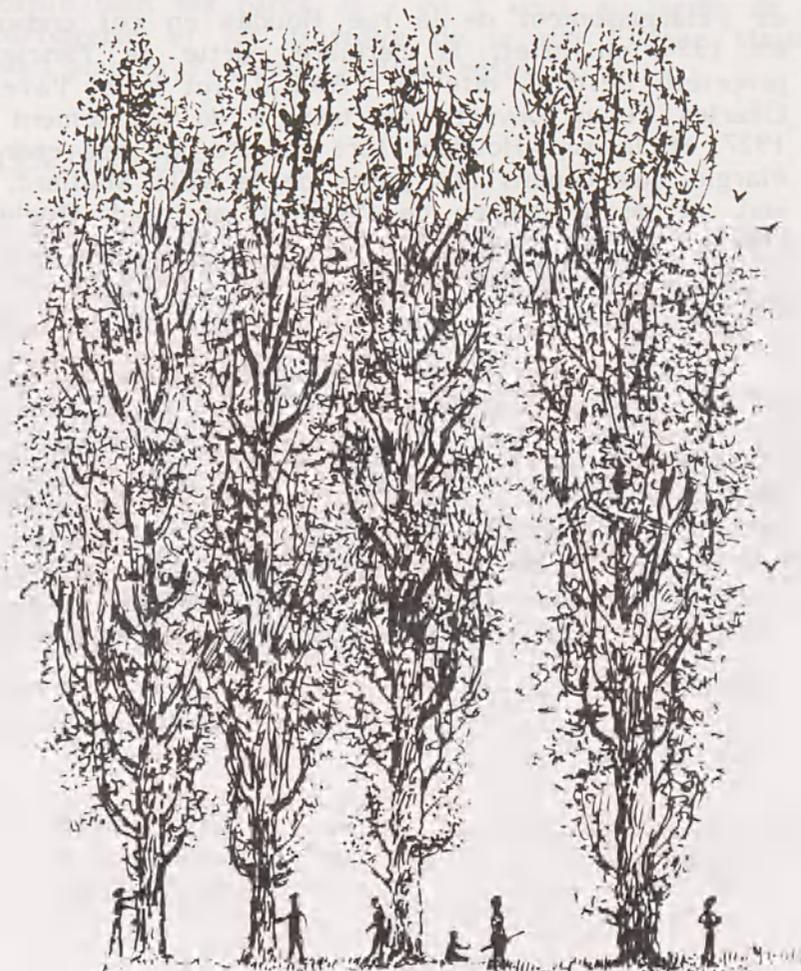
Dans le jardin devant l'immeuble du Gaz de France, un autre sophora, beaucoup plus ancien si l'on en juge par sa taille et sa circonférence, date lui aussi de la propriété de l'Amiral. De l'autre côté de la rue Houdan, dans une résidence privée, l'allée des Sophoras a conservé d'une ancienne propriété qui jouxtait le parc de la villa Maillard, deux individus d'âge vénérable, mais très élagués. On en trouve encore dans quelques vieux jardins de Sceaux, rue de Fontenay notamment.

LES PEUPLIERS

Ils sont très nombreux partout en ville. Nous signalerons pourtant ceux qui flanquent la rue Houdan à sa sortie de la rue piétonne. On sait que ces arbres ne vivent pas très vieux, mais qu'ils atteignent rapidement une hauteur appréciable, non par le tronc qui se divise rapidement, mais par des branches latérales. Ils furent plantés au moment de la démolition du vieux quartier de la rue Voltaire, peut-être à titre provisoire pour laisser la possibilité de futures transformations. Leur longue silhouette familière a une valeur ornementale certaine dans ce coin de notre ville envahi par la circulation.

Quelques vieux peupliers grisards subsistent au bord des pelouses de l'allée de Trévise et de la résidence de l'allée d'Honneur, construites sur le terrain de la pépinière voisine.

Citons enfin quelques espèces de feuillus qui sont en petit nombre à Sceaux, mais qui n'en sont pas moins remarquables.



LES NOYERS D'AMERIQUE OU CARYA

Ce sont des arbres imposants dont les feuilles composées ressemblent à celle de notre noyer, mais qui offrent un aspect beaucoup plus ornemental. Leur couronne peut devenir extrêmement volumineuse, comme celle du noyer qui s'élève au coin de la rue de Fontenay et de la rue du Lycée. Celui du parc de la maison Baltard a dû être abattu tant l'abondance de ses fruits était devenue une gêne pour son propriétaire.

On peut en apercevoir deux autres, atteignant 20 à 25 m de haut, au sud de la Faïencerie, entre deux bâtiments scolaires : ils font partie du jardin de ce qui fut, il y a encore peu de temps, la "maison Dugardin", qui descendait, vers 1880, jusqu'au Chemin des Glaises, c'est-à-dire la rue Paul Couderc.

LES GLEDITSIAS OU FEVIERS

Cette variété de févier sans épine est un grand arbre à cime claire, remarquable par la légèreté extrême de ses feuilles composées dont les folioles minuscules prennent une belle couleur jaune à l'automne. On peut facilement l'identifier en hiver car ses fleurs se transforment en une longue gousse brune qui reste suspendue aux branches longtemps après la chute des feuilles.

On en trouve à Sceaux au coin de la rue Gaston Lévy et de la rue Constant Pilate, ainsi que dans un vieux jardin du sentier de la Tour, où deux beaux gleditsias, mâle et femelle côte à côte, furent plantés à l'état de graines en 1937.

LES HETRES POURPRES OU FAGUS STROPURPUREA

Ce bel arbre ornemental, très résistant, peut atteindre des proportions remarquables comme en témoigne celui qui fait l'ornement du parc des Pépinières Croux, qui aurait environ 130 ans. Sceaux en possède deux moins anciens, mais plantés sur des propriétés datant de la fin du siècle dernier. L'un derrière le Conservatoire de musique, boulevard Desgranges, qui atteint 20 m de haut malgré le voisinage très envahissant d'un grand marronnier ; l'autre, de moindre envergure au 14 de l'avenue Franklin Roosevelt,

S'il nous a semblé hors de propos de parler des plantations du Parc Départemental de Sceaux, par contre, il est intéressant de nous interroger au sujet des deux parcs qui sont sur le territoire de la commune, le Jardin de la Ménagerie et le parc du Lycée Lakanal. Ils ont en commun d'avoir appartenu tous les deux au "Domaine", l'un sous l'Ancien Régime, l'autre pour une période plus courte, entre 1835 et 1879, et dans la mesure où une partie de leurs arbres datent du siècle dernier, on peut essayer de voir comment un destin particulier leur a donné une apparence différente.

LE JARDIN DE LA MENAGERIE

Lorsqu'en 1799 la Duchesse d'Orléans l'a séparé du Domaine pour le vendre à la Société des Jardins et des Eaux de Sceaux, c'était un magnifique jardin planté de beaux arbres, mais peu entretenu depuis la mort du Duc de Penthièvre en 1794. Au cours du 19^e. siècle, il fut largement rogné sur son pourtour par suite d'expropriations successives, et sa partie Est réservée aux festivités, et plus tard, au sport.

La partie restante a conservé grosso-modo l'ordonnance de l'ancien jardin à la française créé par la Duchesse du Maine. Les cartes postales du début de ce siècle nous montrent une bordure touffue de marronniers débordant au-dessus des grilles. A l'intérieur, l'espace était cloisonné par des alignements de tilleuls rigoureusement taillés, et de hauts buissons enserraient le tronc des arbres.

Cet aspect du jardin, vieillot, a disparu après la dernière guerre, quand il fut vendu au Département. Il nous reste une collection de beaux arbres qui ont retrouvé vigueur et santé depuis qu'ils ont été débarrassés des hauts buissons qui les entouraient.

On trouve dans la partie ouest, près des colonnes de la duchesse du Maine, trois beaux chênes "pédonculés". Un carottage récemment pratiqué sur l'un d'eux par un technicien des Service des Espaces Verts du Conseil Général des Hauts de Seine a permis de leur attribuer un âge précis, à dix ans près : ils auraient entre 130 et 140 ans et leur état sanitaire est satisfaisant. *

* On sait que les chênes ont été souvent plantés comme arbres commémoratifs. Il n'est pas interdit de penser que l'un d'eux a été planté pour célébrer le mariage de Napoléon III avec Eugénie de Montijo, en 1853.

Près des terrains de tennis, d'autres chênes, épargnés lors d'un abattage récent, ont retrouvé leur vigueur à la suite d'un élagage approprié.

Trois beaux acacias mêlent leur ramure harmonieuse à celle des chênes ; mais on sait que la longévité de cette espèce est médiocre et que leurs branches ne résisteront pas à un coup de vent violent.

Deux ifs, un marronnier, un frêne blanc, quelques aubépins complètent cette collection d'essences traditionnelles, auxquelles s'ajoutent les quatre vieux saules qui encadrent le terrain de boule. Ils nous rappellent l'existence à cet endroit, d'un des deux réservoirs que Colbert avait fait creuser et qui faisait partie du réseau d'adduction d'eau qui alimentait le Domaine. Au siècle dernier, il avait été empoisonné, et, ombragé par les saules, servait de bassin de plaisance aux promeneurs et aux pêcheurs à la ligne.

A l'est de la terrasse ronde, un if de belle taille côtoie le plus gros des sequoïas dont le diamètre dépasse 4 m ; il est sans doute contemporain des séquoïas de la propriété Croux qui furent plantés vers 1890. Le second sequoïa, plus à l'est, est plus élancé et a dû être planté plus tard, après la démolition de la Rotonde du bal.

Enfin, un beau conifère ornemental, de la famille des cyprès, égaie de sa belle couleur d'un vert bleuté, les massifs qui longent le boulevard Colbert, à peu de distance de la terrasse ronde.

LE PARC DU LYCEE LAKANAL

A peine évoqué au début de cet article, sa richesse arborée mérite que l'on évoque son histoire.

Jusqu'à la fin de l'ancien régime, ce terrain triangulaire couvrant environ dix hectares et déjà bordé au nord par le chemin qui allait de Sceaux à Bourg la Reine, était consacré à la culture et figurait sur le plan de Cicille sous le nom de la **Plante Paulmier**, transformé quelques dizaines d'années plus tard en **Plants Pommiers**.

Sous le Premier Empire, une moitié environ de sa surface du côté Ouest fut acquise par M. Duchâtel, un haut fonctionnaire de l'Administration Impériale des Domaines.

Il bâtit une maison de campagne en bordure du sentier qui le séparait du Domaine de Lecomte et de l'actuelle allée d'Honneur, et créa de toutes pièces un premier parc sur une grande partie de sa propriété (voir cadastre de 1823).

Nous savons par deux lettres manuscrites signées de sa main et datées de 1807 et 1809, qu'il commanda à un de ses amis, directeur des Pépinières Impériales de Versailles, Sèvres et Saint-Cloud, *un millier d'arbres de haute tige et deux milliers d'arbrisseaux "curieux pour son petit jardin d'agrément de Sceaux", qu'il qualifie de "campagne nue"*.

Pour mener à bien son projet, il fait appel à un jardinier de talent M. Berthault, connu pour avoir dessiné le parc du Château de Compiègne à la demande de Napoléon.

La propriété Duchâtel apparaît bien sur le cadastre de 1823, mais ne figure plus sur le cadastre de 1846. Elle est passée entre-temps aux mains d'une famille Sartoris, puis en 1835, dans celles de Napoléon Mortier, Duc de Trévise, qui a acquis la quasi totalité des **Plants Pommiers**, en tout neuf hectares qu'il a transformés en jardin. (cadastre de 1846).

Même s'il avait été respecté par le Duc de Trévise, le parc de M. Duchâtel a forcément disparu en partie en 1880, puisque les bâtiments du Lycée Lakanal ont été construits sur la partie Ouest du terrain, au même emplacement. Pourtant, les grands platanes qui subsistent près du terrain de sport peuvent fort bien être des témoins de cette première propriété. *

Le parc dans sa forme actuelle se présente comme une belle futaie. C'est une magnifique collection de grands arbres d'essences traditionnelles : platanes, marronniers, tilleuls, robiniers, érables, frênes blancs ; tous atteignent de 20 à 30 m de hauteur et datent sans doute, pour une partie au moins, de l'époque où le parc appartenait à la famille de Trévise.

Un petit nombre de conifères diversifient ce paysage presque forestier : un sequoïa de belle taille, en face de l'entrée d'honneur, et sur le côté, des pins Laricio de belle venue.

* Les recherches en cours au sujet de ce parc permettront peut-être de savoir avec plus de précision à quel moment M. Sartoris est devenu un des propriétaires et pourquoi ce terrain a fait l'objet d'un lotissement avec son acquisition par l'Education Nationale.

Des arbres d'ornement d'importation plus récente ont été introduits au fil des ans ; ils sont décrits dans une brochure élaborée par les élèves du Lycée à l'occasion du Centenaire, en 1985. Il est fait état d'une ormaie qui comprenait une trentaine d'individus plantés dans le fond du parc. Il ont été hélas, victimes de la "graphiose" et ont presque tous disparu.

A TRAVERS LES RUES ET LES SENTIERS

Il est encore possible de trouver à Sceaux, au cours de flâneries, quelques vieux arbres privés de soins et redevenus sauvages, notamment sur cette partie du territoire de la ville qui appartient à la S.N.C.F. qui fut acquise en 1912 par les "Chemins de fer de l'Etat" et qui va devenir la "Coulée verte".

Pour les familiers du Sentier de la Tour, signalons un érable d'âge vénérable, au tronc dédoublé, protégé par une maçonnerie en pierre. Un jardin à l'abandon, rue des Chéneaux, qui nous fait rêver derrière son mur de meulière, où se mêlent acacias, frênes, érables, ailanthes et sophoras.

En contre-bas de l'Institut Universitaire de Technologie, un frêne et un saule, au pied d'une petite pièce d'eau, nous rappellent que les villageois, jusqu'à la dernière guerre, venaient au lavoir public qui était enclavé dans le haut de la propriété des Imbergères.

CONCLUSION

Au fil des ans, un consensus s'est établi au sein des municipalités modernes, sous la pression de l'opinion publique, pour conserver et entretenir les vieux arbres de nos villes, et parfois même pour les mettre en valeur au milieu d'une place publique ou devant un bâtiment administratif.

Ces arbres méritent notre respect même que notre époque ne sait plus leur accorder une valeur symbolique comme aux siècles précédents, mais voit surtout en eux, outre leur beauté plastique, un réservoir à oxygène et une protection contre la pollution.

En outre, la transplantation de vieux arbres, devenue pratique courante depuis quelques années dans l'aménagement des nouveaux quartiers des villes, et qui exige des moyens techniques et financiers considérables, nous prouve combien ils sont devenus les compagnons indispensables des citoyens, de véritables auxiliaires de vie.

BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS :

Photocopies de lettres de M. Duchâtel provenant de la Direction Générale des Archives de l'Empire Français, communiquées par M. Jean-Denys Devauges, du Musée National du Château de Compiègne.

OUVRAGES SUR LES ARBRES

Le multiguide Nature de tous les arbres de nos forêts / A. Mitchell, Ed. Bordas, 1986.

Les arbres historiques du Jardin des Plantes, guide n° 2, Ed. du Museum d'Histoire Naturelle, 1986.

Le livre des arbres, arbustes et arbrisseaux / Pierre Lieutaghi, Robert Morel Ed., 1969.

Etat des arbres à grand développement situés sur la commune de Sceaux (Hors parc de Sceaux). Services Techniques de la ville.

Bulletin des Amis de Sceaux, 1936. Bergeret de Frouville par Henri Lemaître (collection des Amis de Sceaux).

Sceaux depuis trente ans (1882-1912) / H.L.L. Séris, Impr. Charaire.

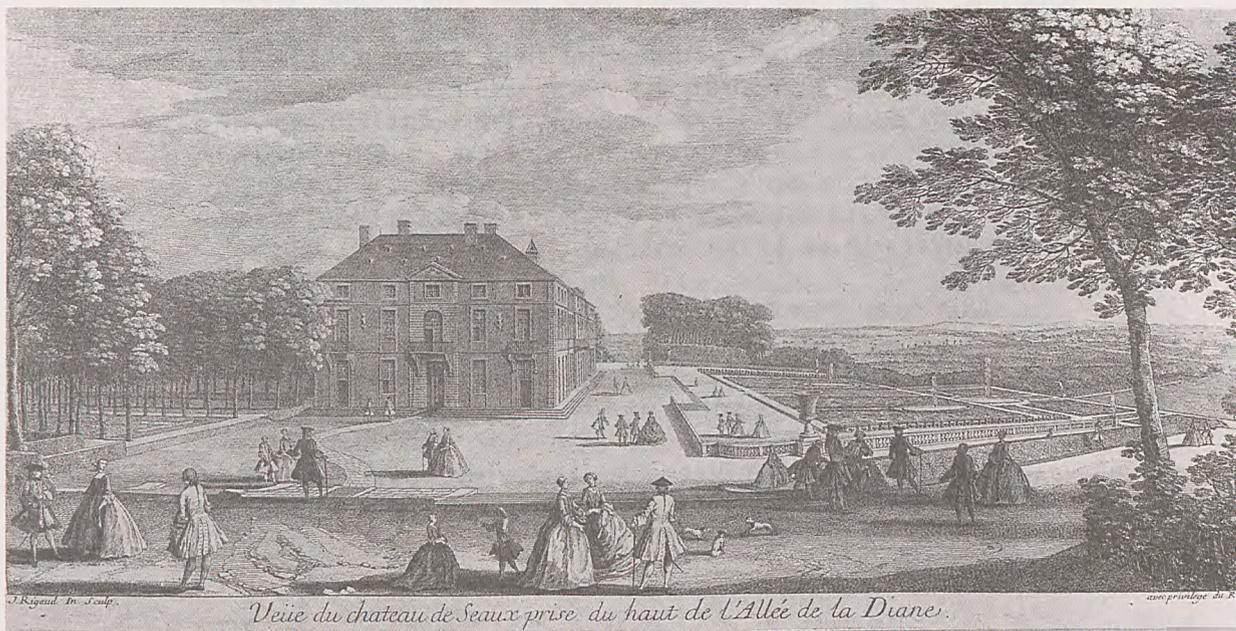
Jean Gadant : La Forêt et le bois en France. - La Documentation Française. Notes et Etudes Documentaires. N° 4665-4666 du 28/4/82.

CONFÉRENCES

VOLTAIRE ET SCEAUX

M. René Pomeau, membre de l'Institut (et adhérent de notre association), a bien voulu nous communiquer le texte de la causerie qu'il nous a donnée, lors de l'Assemblée Générale du 2 mars 1989, au sujet de Voltaire à Sceaux. Il évoque les relations de notre philosophe et de Sceaux, à l'occasion des divers séjours que celui-ci fit au château, lorsque la Duchesse du Maine y régnait en maîtresse et ordonnatrice des divertissements.

La biographie en deux tomes que M. René Pomeau a consacrée à Voltaire est, par excellence, l'ouvrage de référence sur le sujet.



Vue du château de Sceaux prise du haut de l'Allée de la Diane.

J. Rigaud. - Le château et le parc vus de l'allée de la Diane v. 1735.

Dessin Musée Ile-de-France

Voltaire et Sceaux : le sujet se ramène en fait à celui des rapports de Voltaire avec la duchesse du Maine et sa cour. Ces relations se maintinrent sans rupture. Elles ne furent interrompues que par la mort de la duchesse en 1753. Mais elles furent tout à fait discontinues. En simplifiant, disons qu'elles se développent en deux périodes séparées par un intervalle d'une vingtaine d'années : 1713-1717, et 1747-1750.

On sait ce que fut la cour de la duchesse du Maine au château de Sceaux : un château qui n'était pas celui que nous voyons aujourd'hui, lequel a été construit au milieu du siècle dernier. Pour nous représenter les lieux où vécut et régna la duchesse nous devons aller voir la maquette de l'ancien château de Sceaux, au Musée de l'Ile-de-France.

Louise Bénédicte de Bourbon, petite fille du grand Condé, avait été mariée d'autorité par Madame de Maintenon avec un bâtard de Louis XIV, le duc du Maine, infirme (pied-bot) et de caractère faible. Elle était, elle, une petite femme de taille minuscule, mais très vive, impérieuse, d'humeur galante, d'esprit ouvert et curieuse des sciences et des lettres. La duchesse avait à surmonter l'épreuve d'un mariage déplorable.

Pour se dédommager, elle a organisé autour d'elle à Sceaux une cour très vivante contrastant avec celle de Versailles si morose dans les dernières années de Louis XIV. Elle a fait du château un centre de plaisirs et de fêtes. Certaines sont restées célèbres : les nuits de Sceaux, que Voltaire appelait les *nuits blanches* de Sceaux brillamment illuminées et durant jusqu'au matin.

Parmi les jeux que la duchesse pratiquait avec une fougue étonnante, il y avait les jeux d'esprit. Elle exigeait que l'on composât des vers à l'occasion des menus incidents de la vie. Elle imposait des bouts rimés. Ainsi elle donne les rimes fontanges, oranges, collier, soulier. Et elle ordonne de composer un quatrain. Ce fut Fontenelle qui se tira d'affaire. Il dit, s'adressant à Ludovise (nom littéraire de la duchesse) :

*Que vous montrez d'appâts depuis vos deux fontanges
Jusqu'à votre collier !*

*Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges
Jusqu'à votre soulier !*

Souvent les familiers de Ludovise restaient court. Et pour sortir d'embarras on recourt aux gens du métier, en vers ou en prose.

C'était ce qu'on a appelé les *galères du bel esprit*. Les galériens de la duchesse devaient, certains jours subir le supplice de la *loterie poétique*. On tirait une lettre. Et il fallait sur le champ composer une oeuvre dans le genre dont la lettre était l'initiale : pour le C un conte, pour le F une fable, pour le O un opéra. Un jour l'une des *galériennes*, Madame de Montauban, tira un N, une nouvelle, donc. Mais elle s'adressa, pour l'écrire à sa place, à un petit jeune homme qui s'était introduit à la cour de Sceaux : celui qui ne s'appelait pas encore Voltaire, mais Arouet.

Il a vingt ans. Il est inconnu mais brûle de se faire connaître comme homme de lettres. Des cercles aristocratiques comme la cour de Sceaux sont alors un bon moyen d'acquérir de la réputation. Il a l'esprit, le don d'improvisation qu'il faut pour réussir à la cour de Ludovise. Il donne à Madame de Montauban la nouvelle qu'elle est incapable d'écrire : *Cosi-Sancta*, le plus ancien des contes en prose de Voltaire. Le sujet est scabreux, mais n'est pas mal reçu en cette cour qui, comme le montrent les vers de Fontenelle sur *les oranges* de la duchesse, n'était pas bégueule.

Nous sommes dans l'empire romain : la jeune *Cosi-Sancta* est mariée à un affreux bonhomme. Elle lui reste fidèle et cause par là la mort de son soupirant, un adorable jeune homme. Au contraire lorsqu'elle se donne au proconsul de la province, puis à un chef de brigade et à un médecin, elle sauve la vie à son mari, à son frère, à son fils, et sera par-dessus le marché canonisée. Le récit comporte certainement des allusions à des personnages de la cour de Sceaux et à leurs aventures, qui n'ont pas été jusqu'ici décryptées. Voltaire vint une deuxième fois au secours d'une inspiration défaillante : c'est le *Crocheteur borgne*, autre conte en prose. Nous sommes cette fois-ci dans l'orient des Mille et une nuits. Le borgne Mesrour est à Bagdad un crocheteur miséreux. Un jour, il court le long d'un carrosse, attelé de six chevaux blancs. De son oeil unique, il lorgne à l'intérieur une *grande princesse* merveilleusement belle. Le carrosse se renverse, la princesse tombe en dévoilant tous ses appâts. Tout embrasé, le crocheteur la prend dans ses bras, la conduit dans un splendide palais, qui s'ouvre miraculeusement devant eux. Ils y passent ensemble une nuit aux plaisirs sans cesse renouvelés. Ici un décrochage. La servante d'un bon bourgeois de Bagdad vide son seau par la fenêtre. L'eau tombe sur un crocheteur endormi au pied de la maison. C'est Mesrour.

Le palais, la princesse, leurs plaisirs, n'étaient qu'un rêve, un rêve érotique. Le crocheteur se réveille toujours en guenilles, toujours borgne, toujours rabroué par les balayeurs qui lui refusent leurs faveurs. Il se console cependant, car nous dit le conteur *il n'avait point l'oeil qui voit le mauvais côté des choses.*

Or ce récit, comme l'a montré Jacqueline Helle-gouarc'h, met très certainement en scène, dans le personnage de la princesse, Ludovise elle-même : l'héroïne a son physique, son costume, presque son nom. Car elle se nomme Mélinade. On sait que la duchesse du Maine avait fondé un ordre de chevalerie fantaisiste, dont elle était la grande maîtresse : *l'ordre de la Mouche à miel*, à quoi fait allusion le nom de Mélinade.

Voltaire a donc découvert à Sceaux, à l'improviste, le genre où il devait donner le meilleur de son oeuvre : le conte en prose. Mais il ne continue pas dans cette voie. Il n'y reviendra que vingt ans plus tard, et précisément dans le *second Sceaux*.

Pour le présent, il veut être poète dans le grand genre de l'époque qui est la tragédie. Or c'est à Sceaux encore qu'il va trouver l'inspiration de son premier triomphe théâtral. La duchesse a auprès d'elle un conseiller intime, très écouté, Malézieu. Il l'initie aux sciences, comme on l'aperçoit sur le tableau de De Troy récemment acquis grâce à l'initiative de Monsieur Georges Poisson, où on le voit préparant à donner à Ludovise une leçon d'astronomie. Malézieu est aussi un lettré, et un excellent helléniste. L'une des distractions du château consiste à l'écouter traduire à livre ouvert, en un français élégant, les tragiques grecs.

Arouet assiste à certaines de ces séances de lecture. Malézieu ayant rédigé une traduction de *l'Iphigénie en Tauride*, la pièce fut jouée à Sceaux, avec la duchesse dans le rôle d'Iphigénie. Arouet était présent, il a senti l'efficacité théâtrale de ce tragique. Il décida de s'en inspirer et commence une tragédie sur le sujet *d'Oedipe*. Il veut innover par un retour à l'antique. Il veut montrer une humanité accablée par la vengeance divine, et le héros Oedipe protestant contre les dieux de son innocence. L'intrigue amoureuse serait ici déplacée : Arouet la supprime. Au contraire il introduit un choeur à l'antique, qui sera la voix de la cité souffrante.

Mais les acteurs le prennent de haut avec ce petit jeune homme qui ne veut pas donner de rôle à *l'amoureuse* et qui imagine des nouveautés bizarres. La pièce est refusée.

Arouet alors remanie son oeuvre. Il ajoute une intrigue sentimentale. Il réduit le rôle du choeur. Dans cette nouvelle version, il lit sa tragédie à Sceaux devant la duchesse, Malézieu et le cardinal de Polignac. Sa pièce triomphera à la Comédie Française et marquera ses débuts éclatants en littérature, en octobre 1718. C'est à ce moment-là qu'il prend le nom de **Voltaire**.

Mais auparavant des malheurs s'étaient abattus et sur lui et sur la cour de Sceaux. La duchesse conspirait contre le duc d'Orléans, régent. L'influence de Sceaux fut sans doute pour quelque chose dans l'opposition d'Arouet à la Régence, qui lui inspira des épigrammes sanglantes contre Philippe d'Orléans. Ce qui lui valut onze mois de Bastille, en 1717-1718. De son côté, la duchesse s'engagea avec son impétuosité habituelle dans la conspiration de Cellamare visant à renverser le régent. Le complot est découvert. La duchesse et Malézieu sont arrêtés, emprisonnés en province.

Ce qui interrompt les relations de Voltaire avec Sceaux et la duchesse pour longtemps...

Elles reprennent vingt ans plus tard, en 1746 et 1747. Mais alors tout a bien changé. Voltaire est devenu le plus grand poète de son temps et un philosophe dont les écrits font scandale. Ce qui ne l'empêche pas d'être bien en cour : gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, historiographe, bientôt académicien. Sa liaison avec Madame Du Châtelet, vieille de plus de dix ans, est quasi officielle et acceptée de tous. Quant à la duchesse, septuagénaire, elle s'est bien assagie. Malézieu et presque tous les habitués du *premier Sceaux* sont morts. Elle aime toujours les plaisirs, mais plus calmement.

Elle avait acquis dans l'intervalle le château d'Anet. C'est là qu'elle reçoit, en avril 1746, Voltaire et Madame du Châtelet, séjour émaillé d'incidents que raconte, avec une rosserie délectable, Madame de Staal-Delaunay - notre Rose de Launay.

L'année suivante, Voltaire revient à Sceaux pour y chercher refuge après une fâcheuse affaire. A l'automne de 1747, la cour s'est transportée à Fontainebleau. Voltaire et Madame Du Châtelet sont présents. Le soir, Madame Du Châtelet s'installe au jeu de la reine. Elle perd tout ce qu'elle a, plus ce que lui donne Voltaire, plus l'argent qu'elle emprunte sur parole. Croyant se refaire, elle continue à perdre. Le total atteint 80 000 Francs, somme fabuleuse. Pour l'arrêter dans sa frénésie, Voltaire lui souffle : *Ne voyez -vous pas que vous jouez avec des fripons ?* Il l'a dit en anglais, mais le mot a été compris.

Scandale car l'affaire se passait au jeu de la reine. Tous deux font rapidement leurs valises, et s'échappent le plus vite qu'ils peuvent. A Villejuif, tandis que Madame Du Châtelet continue sur Paris, Voltaire envoie un billet à la duchesse du Maine. Il lui demande de le cacher dans le château. Ce qu'elle accepte. Il s'installe donc dans une cachette que les précisions fournies par Monsieur Georges Poisson permettent d'identifier : au deuxième étage, à l'angle nord-est du pavillon nord, une chambre donnant sur les jardins et sur une cour. Mais toute la journée les volets restent fermés. Le soir, quant tout le monde est couché, Voltaire descend chez la duchesse, soupe dans sa chambre, et se met à lui lire ses contes : *Zadig*, déjà publié, mais à un petit tirage, confidentiel, et sans doute *Micromégas*, *Mémnon*, *Vision de Babouc*, encore inédits et que peut-être il écrit alors pour la duchesse. Après quoi, Voltaire-Shéhérazade se retire au lever du soleil.

Cette vie dura une douzaine de jours, du 20 novembre 1747 au début de décembre. A cette date, Madame Du Châtelet, négociatrice aussi habile qu'elle est joueuse imprudente, a arrangé les choses. Ils n'ont plus rien à craindre. Voltaire sort de sa cachette et Madame Du Châtelet le rejoint à Sceaux.

Il entreprennent alors de donner des fêtes pour remercier la duchesse. On lui joue des opéras, en particulier *Isé*, opéra de Destouches, dont le grand air est l'un des triomphes de Madame Du Châtelet. Cela attire du monde, beaucoup de monde, et la duchesse en est excédée. Elle demande qu'on joue plutôt la comédie, qui fait moins de bruit. Voltaire monte donc une des ses pièces : *La Prude*, interprétée par les amateurs du château, le 15 décembre, avec Madame Du Châtelet, Madame de Staal-Delaunay, Voltaire lui-même et d'autres. En lever de rideau Voltaire récite un compliment en vers à la duchesse où je relève cet alexandrin :

Tout défaut dans les moeurs à Sceaux est combattu.

Voltaire, pour cette représentation en principe privée avait lancé cinq cents billets d'invitation, où l'on lisait : *Entre qui veut sans aucune cérémonie*. Il écrit à sa nièce, Madame Denis, à son neveu Mignot : *Venez avec tous vos amis et votre famille*. Le résultat, ce fut, le 15 décembre au soir, en pleine nuit, dans la cour et au château l'afflux d'une multitude et un horrible brouhaha. La duchesse est fâchée, mais ne se brouille pas avec Voltaire.

Voltaire la retrouvera, aussi fidèle, dans une passe difficile au début de 1750. Madame Du Châtelet est morte en septembre 1749. Voltaire est dans un désarroi encore aggravé par l'hostilité que lui témoigne le public, en même temps que le roi et Madame de Pompadour.

Le vieux Crébillon, qui avait quitté le théâtre depuis trente ans, y revient et triomphe avec son *Catalina*, patronné par Louis XV et la favorite. Voltaire sent que ce succès est dirigé contre lui. Il se bat. Il donne une tragédie, *Oreste*, sur le même sujet que *l'Electre* de ce même Crébillon. Mais malgré ses efforts, la pièce échoue. La duchesse du Maine à qui elle est dédiée, n'est même pas venue à la première. Voltaire le lui reproche. Il reprend le sujet du *Catilina* de Crébillon sous le titre de *Rome sauvée*. Mais les Comédiens Français ne le jouent pas, la trouvant d'une genre démodé. Alors Voltaire donne des représentations privées, chez lui, rue Traversière, et aussi au château de Sceaux. *Rome sauvée* est jouée chez la duchesse, le 22 juin 1750.

A cette date, Voltaire a déjà pris sa décision : il va accepter l'invitation de Frédéric II, il va se rendre en Prusse. La duchesse du Maine essaie de le retenir, ce que n'ont pas fait Louis XV, ni Madame de Pompadour. Elle échoue. Le 24 juin 1750, Voltaire lui rend une visite d'adieu. Il ne reverra plus la duchesse, qui mourra en 1753. Il ne reviendra jamais à Sceaux...

Cependant le sujet *Voltaire et Sceaux* comporte un épilogue, grâce à notre Florian. Nous rejoignons ainsi le sujet excellemment traité par Thérèse Pila : *Florian à Sceaux*. Voltaire surnommait Florianet ce jeune Jean-Pierre Claris de Florian. Il disait qu'il lui était apparenté *un peu par ricochet* (D19304). En effet Florianet avait été élevé par son oncle le marquis de Florian, lequel avait épousé une nièce de Voltaire, Madame de Fontaine; A ce titre, Florian avait fait des séjours à Ferney. Voltaire s'était pris d'amitié pour ce jeune homme qui est poète. Nous avons plusieurs des lettres qu'il lui adressa.

Je remarque l'une d'entre elles, qu'a citée Thérèse Pila. Le jeune Florian est officier dans le régiment du duc de Penthièvre, lequel a hérité le château en 1775. Florian y vient donc séjourner. Aussi Voltaire lui écrit : *Vous, dans les jardins enchantés de Sceaux et d'Anet, jouissez de votre bonheur.* *

Ceci servira, si vous le voulez bien, de conclusion à mon propos. Jouissons de notre bonheur à Sceaux, bien qu'aujourd'hui malheureusement, le *Palais enchanté* de Ludovise ait disparu.

René POMEAU
de l'Institut

* D 20510, 9 janvier 1777, qui donne le texte : Jouissez de votre heureux sort.

CONFERENCES

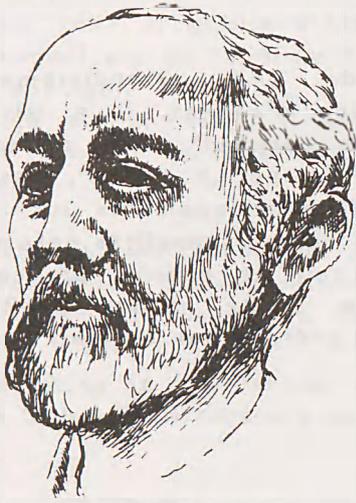
LES GRANDS HOMMES DU JARDIN DES FELIBRES

Si le Jardin des Félibres est un lieu obligé de passage, lorsque l'on se rend à l'église, au marché, au parc, certains d'entre-nous ignorent encore, peut-être, ce qu'ont été les vies des hommes dont les bustes s'offrent à nos regards.

M. Jacques Mourgues, président de l'Association des Méridionaux de Sceaux, ancien professeur d'histoire au Lycée Lakanal (également membre de notre association), était tout à fait qualifié pour nous parler de ces "Grands Hommes", poètes provençaux.

Après la conférence qu'il a donnée pour notre Association en juin dernier, M. Mourgues a repris et complété ses notes pour les confier à notre bulletin.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

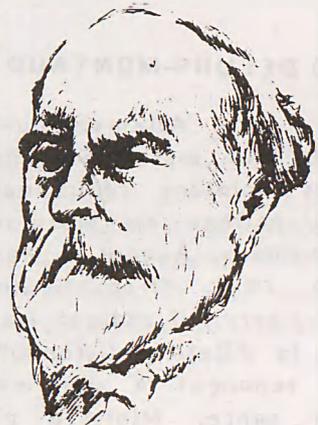


(1) Paul ARENE :

était né à Sisteron en 1843. Auteur de poèmes en langue provençale (Pouèmo prouvençau) il était davantage connu pour "Jean des Figues" (1870), "La Gueuse parfumée", 1876 ou pour "La vraie tentation de Saint-Antoine", publiée en 1890, quelques années avant sa mort survenue à Antibes en 1896.

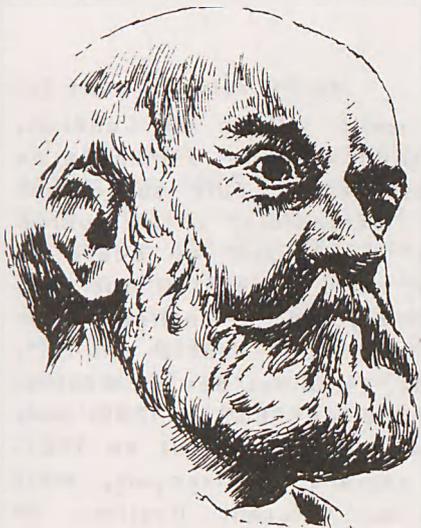
(2) Maurice FAURE :

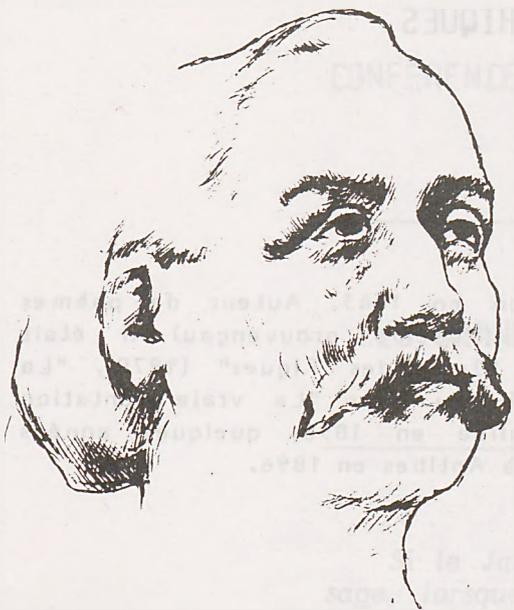
né à Saillans (Drôme) en 1850, fut rédacteur de ministère, puis député de la Drôme, vice-président de la Chambre en 1898, sénateur et ministre de l'Instruction Publique (on lui doit une circulaire sur l'enseignement de l'histoire et de la géographie locales, 1911). Poèmes en langue d'Oc publiés dans "la Cigale" en 1880 ; "Brûme et soleil" (Neblo et souleù) (1928) (publication posthume car il mourut en 1919).



(3) Théodore AUBANEL :

né en Avignon en 1829, descendant d'une famille d'imprimeurs pontificaux, d'imprimeurs lui-même, l'un des sept fondateurs du Félibrige et l'un des collaborateurs actifs de l'"Almanach Provençal" (Armana Prouvençau). Poète lyrique, auteur de "La Grenade entrouverte" (La Miougrana entreduberto) en 1860, il écrivit, de 1872 à 1882 "Le Pain du péché" (Lou Pan dou Pecat) traduit en vers français par Paul Arène, avant de donner, en 1885, "Les Filles d'Avignon" (Li Filio d'Avignoun), probablement son chef d'oeuvre, paru en 1885, un an avant sa mort (1886).





(4) SEXTIUS MICHEL :

(1827-1906). Maire du XV^e. arrondissement de Paris pendant une trentaine d'années, il a laissé des "Souvenirs sur le Félibrige parisien" et il a regroupé, dans un ouvrage intitulé "La petite patrie", des notes et des documents, mine de renseignements sur les Félibrés de Sceaux (discours des personnalités notamment). On lui doit aussi un recueil de poésies provençales : "Le long du Rhône et de la Mer" (Lon dou Rose et de la Mar), paru en 1892 et préfacé par Mistral.

(5) DELUNS-MONTAUD :

né à Allemans-du-Dropt (Lot et Garonne) en 1845, fils d'un instituteur révoqué par le Second Empire pour ses opinions républicaines, ses études le conduisirent au collège de Marmande, puis à l'Ecole de Droit de Toulouse. Avocat à Marmande, député du Lot-et-Garonne en 1879, "Républicain opportuniste" (avec Gambetta et Ferry), il rédigea les "Lettres de la Chambre" envoyées à la "Petite Gironde". Ministre des Travaux Publics, il renonça à son mandat en 1898, pour des raisons de santé. Ministre plénipotentiaire et Directeur des Archives au Ministère des Affaires Etrangères, il a publié les "Etudes sur le Félibrige" en 1898. Il mourut en 1907.



(6) Clovis HUGUES :

né en 1851 à Ménerbe, petit village du Lubéron, fils de meunier, élève du séminaire de Sainte-Garde (à Saint-Didier, près de Carpentras), puis surveillant dans un pensionnat religieux marseillais, il se tourna vers le journalisme ("la Voix du Peuple" au cours de la Commune de Marseille en 1871. Arrêté, il fut traduit devant un tribunal militaire, qui lui infligea trois ans de prison et 6 000 F d'amende, quatre en fait, car il ne put payer son amende. Candidat des socialistes, élu député des Bouches-du-Rhône de 1881 à 1889, puis député de la Seine de 1893 à 1905, il mourut en 1907. Poèmes, pièces de théâtre, romans en français, mais aussi en langue provençale lui valurent l'estime de Mistral.

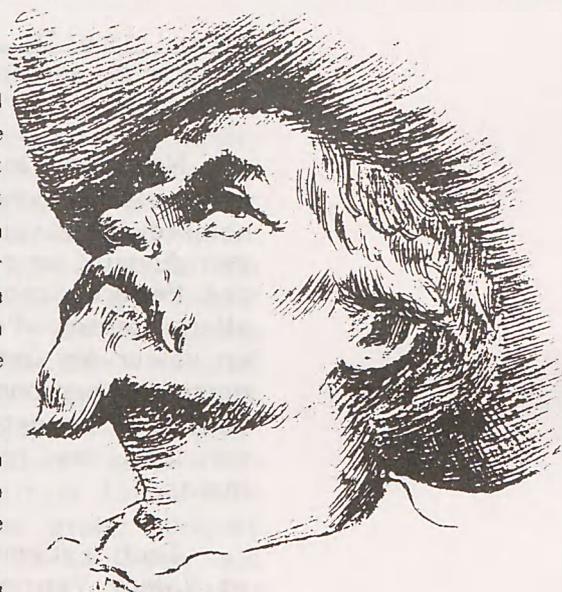


(7) Frédéric MISTRAL :

né et mort à Maillane (1830-1914). En 1884, il a publié la plupart de ses grandes oeuvres : Mireille en 1859, Calendau en 1867, Lis Isclo d'Or en 1875 et Nerte en 1884 même. Simultanément, depuis 1855 et jusqu'en 1885 il publie l'Almanach Provençal (Armana Prouvençau) et, en 1878, le "Trésor du Félibrige" (Tresor dou Felibrige). En 1876, il avait été élu Capoulié du Félibrige et, en 1867, il avait écrit les paroles de la "Coupo Santo", le chant de la Coupe, devenu l'hymne félibréen.

Lors de son voyage à Sceaux, en 1887, il présida les cérémonies d'inauguration du buste d'Aubanel. Trop âgé, il ne put assister à l'inauguration de son propre buste en 1911.

Charles Rieu le représentait. Entretemps, il avait reçu le prix Nobel de littérature en 1904.



(8) Paul MARIETON :

né à Lyon en 1862, mort à Nice en 1911. Son oeuvre est d'expression française presque exclusivement. Fondateur de la "Revue Félibréenne" en 1885, il la dirigea jusqu'en 1909 et en fit une source de références innombrables pour tout historien du Félibrige. Il fut aussi l'organisateur talentueux des représentations du théâtre antique d'Orange de 1888 à 1910 ; on a parlé à ce propos d'un "Bayreuth français".



(9) Jean Charles BRUN :

(en fait, Charles-Pierre-Jean BRUN) naquit à Montpellier en 1870. Agrégé des Lettres en 1893, professeur dans divers lycées (Saint-Louis notamment), il occupa la chaire d'Action Sociale de la Littérature au Collège des Sciences Sociales et fit un cours sur le Fédéralisme à l'Institut de Droit International. Fondateur, en 1900, de la Fédération Régionale Française qu'il a animée pendant 45 ans, il a publié en 1911 son ouvrage fondamental, "Le régionalisme".



Née dans le dernier quart du XIX^e. siècle, la tradition félibréenne de Sceaux est l'oeuvre d'un certain nombre d'écrivains, de poètes et d'hommes politiques, méridionaux pour la plus part, dont les bustes du Jardin des Félibres conservent la mémoire. C'est ce que nous allons tenter d'expliquer dans cet article en mettant en valeur les liens qui ont pu se tisser à divers moments entre les personnages précités, en replaçant ces derniers dans le contexte de l'époque et en dégageant, pour conclure, les réflexions qu'inspirent de tel rapprochements.

Tout a commencé en mai 1878 lorsque Paul Arène et Valéry Vernier, en promenade à Sceaux, découvrirent par hasard la tombe de Florian signalée par le monument que l'on peut voir encore aujourd'hui, adossé au mur Nord de l'église. Paul Arène en a fait le récit, quelques années plus tard, dans la "République française" du 21 mai 1882 : ... *l'idée de la fête de Florian naquit à l'occasion du centenaire de Voltaire... Nous étions partis, Valéry Vernier et moi, pour Châtenay où est né Voltaire. Nous allions fêter la mémoire du célèbre philosophe, lorsque, comme aujourd'hui, l'envie nous prit d'aller nous promener dans les environs. Arrivés à Sceaux, nous vîmes, adossé à l'Eglise, le monument simple et gracieux que vous connaissez portant cette inscription : ici repose Florian homme de lettres... Depuis, ayant su que Florian était méridional, nous voulûmes lui faire une fête à lui tout seul. Voilà pourquoi nous célébrons désormais tous les ans, à Sceaux, la Sainte Estelle...* (le 21 mai).

En 1878, **Paul Arène** (1), plus connu pour ses oeuvres en français que pour ses poèmes en langue provençale, effectue une carrière que l'on pourrait qualifier de "parisienne", comme celle d'Alphonse Daudet, son ami auquel sa manière littéraire l'apparente quelque peu.

Dès 1876, il avait participé à la fondation de "**La Cigale**" (due à l'initiative de Louis Xavier de Ricard) association de méridionaux habitant Paris, et il y cotoyait notamment **Maurice Faure**, (2) un politique, dont l'honorable carrière parlementaire et ministérielle devait se dérouler harmonieusement jusqu'à la guerre de 1914-1918. Co-fondateur de la Cigale, Maurice Faure avait joué aussi un rôle actif dans la fondation du "**Félibrige de Paris**", le 21 mai 1879, jour de la Sainte Estelle, en compagnie de Baptiste Bonnet et de Charles de Tourtoulon. Les deux sociétés n'étaient pas véritablement concurrentes : selon Maurice Faure, cité par René Jouveau (l'Histoire du Félibrige), le Félibrige de Paris n'était rien d'autre que "l'ardente avant garde" de la Cigale.

Si, comme l'a écrit Paul Arène, *C'est pour ne pas perdre l'accent que nous fondâmes la Cigale*, les membres de cette Association n'en avaient pas moins cherché une sorte de consécration, ou d'authentification par un voyage en Arles dès le mois de septembre 1877. L'accueil du Félibrige aux Cigaliers les avait tellement enthousiasmés qu'ils n'eurent de cesse d'inviter à leur tour une délégation du Félibrige à Paris. En l'absence de Mistral, retenu par la publication du **"Trésor du Félibrige"**, mais absent aussi pour d'autres raisons peut-être, elle était conduite par Théodore Aubanel accompagné de Louis Roumieux, Félix Gras, Albert Arnavielle et Léontine Goirand. De nombreuses manifestations, au Trocadéro notamment, devaient avoir lieu en liaison et dans le cadre de l'exposition Universelle de 1878 ; en fait, on se limita à un grand banquet à l'hôtel Continental, le 24 octobre 1878. C'est que Mistral se défiait de la signification de l'Exposition Universelle au moment où la Provence appelait à l'union des peuples latins. Risque de dévoiement du Félibrige ? Prudence et réalisme de Mistral ? *Nous devons nous servir de Paris s'il est bon de nous en servir, sauf à rogner aussi les griffes de Paris le cas échéant.* Joseph Loubet résume ainsi parfaitement la pensée du Maître.

Théodore Aubanel (3) fut donc reçu avec enthousiasme, juste récompense de sa notoriété. Fondateur du Félibrige, avec Mistral, personnage passionné, déchiré par l'amour, auteur d'hymnes brûlants à la beauté sensuelle du corps féminin, il dérangeait et enthousiasmait à la fois. Si l'on se réfère à Marcel Decremps : *en lutte à l'étroitesse d'esprit, l'incompréhension littéraire, voire l'hostilité que créaient autour de lui des cabales d'inspiration cléricale à Avignon, [Aubanel] avait le sentiment d'avoir enfin trouvé auprès de ce groupe de Paris l'attention, le climat de sympathie, la reconnaissance dont son talent poétique avait besoin.* Quoi qu'il en fût, le discours qu'il prononça au Continental révèle une "attitude minimaliste" (Marcel Decremps), prudente : *L'origine du Félibrige a été entourée de légendes, très poétiques peut-être, mais qui ont eu le tort de dénaturer son caractère. On l'a représenté comme éclos, un beau jour, au soleil de mai, sans racines et aussi sans autre raison que la fantaisie de quelques artistes. Non, Messieurs, une littérature ne naît point ainsi. Le Félibrige n'a été qu'un nom nouveau donné à une chose ancienne : le Félibrige est une rénovation, non une création... Le Félibrige est une manifestation nouvelle de ce sentiment aussi vieux que le monde, aussi éternel que lui : l'amour de la langue du berceau.* Mais la langue française ne risquait-elle pas de pâtir du renouveau de la langue provençale ? Aubanel ne le pensait pas. Hommes de bon sens et de raison les Félibres ne voulaient-ils pas tout simplement "parler purement le français et ne pas oublier le provençal" ? Quant à la France, n'était-elle pas "assez grande pour avoir deux littératures" ?

Cette récusation de toute dérive du Félibrige vers on ne sait quelles formes de séparatisme linguistique appelait une consécration solennelle. Elle eut lieu le 26 octobre, sous la forme du pèlerinage à Sceaux, sur la tombe de Florian. Si l'on en croit Sextus Michel, *une pléiade de littérateurs, d'artistes et de poètes... groupés autour d'Aubanel... pour la première fois firent retentir le parc cher à la Duchesse du Maine de leurs belles chansons méridionales, de leurs vibrantes rimes d'or et du son du gai tambourin.* Ce fut la première Félibrée de Sceaux. Aubanel devait revenir à Sceaux moins d'un an plus tard, le 4 octobre 1879, pour y recevoir, dans le cadre de la Félibrée organisée en l'honneur de Florian, un magnifique plat, que les Cigaliers, soucieux de fixer la date du 24 octobre 1878 en un souvenir durable, avaient fait ciseler et peindre par le grand céramiste Léon Parvillée. Ce bel objet d'art porte l'inscription suivante :

*Les Cigaliers à Théodore Aubanel
Souvenir du voyage des Félibres à Paris*

et il est décoré d'une grenade entr'ouverte sur laquelle repose une cigale d'or ; *la grenade, fruit symbolique saignant au soleil comme un coeur blessé, et la cigale, l'insecte d'or, l'insecte chanteur, qui rappelle aux Provençaux la terre natale.* Aubanel le reçut des mains de Paul Arène et, très ému, voulut voir dans le somptueux cadeau qu'on lui offrait le symbole de l'hommage personnel qui lui était rendu, mais aussi -et on serait tenté d'ajouter surtout- "comme un monument de l'alliance de Paris et du Midi". Cette journée eut un grand retentissement et la presse de l'époque nous apprend que le soir, le parc fut illuminé, qu'il y eut bal à la Rotonde et qu'Aubanel y conduisit "magistralement une de ces farandoles qui font époque", avant de reprendre avec la foule des Félibres, des Cigaliers et des Parisiens le dernier train pour la capitale, non sans avoir "salué une dernière fois au passage le buste de Florian".

Un article paru dans Lou Viro-Soulèu d'avril 1894 apporte une conclusion : *Théodore Aubanel est, parmi les Félibres, celui qui a le plus droit à la profonde reconnaissance du Félibrige de Paris. C'est sous son inspiration efféce que le Félibre de Paris a pris naissance et a fleuri. Quand d'autres nous regardaient de travers et nous disputaient même le titre de Félibre, c'est lui qui a pris notre défense, qui nous a soutenus et qui a proclamé la grandeur et l'utilité de nos efforts !*

A ces journées exaltantes succéda une période d'apaisement. Le "Félibrige de Paris" était désormais bien implanté et ses activités se déroulaient suivant des rites bien définis : les fêtes de Sceaux coïncidaient chaque année avec la Sainte Estelle (le 21 mai) et l'un des moments les plus marquants en était la lecture du message que Mistral ne manquait pas d'envoyer à ses amis parisiens.

De fortes et actives personnalités assument la présidence de la nouvelle société. De 1879 à 1883, le baron Charles de Tourtoulon et Edouard Jasmin, puis certains de nos grands hommes : Paul Arène (1884-1889), Sextius Michel (1890-1906), Deluns-Montaud (1906-1907), Paul Mariéton (1908-1909). Nous connaissons Paul Arène, mais qui furent Sextius Michel et Deluns-Montaud ? Des politiques, Paul Mariéton étant, quant à lui, un cas un peu à part.

Maire du XV^e. arrondissement de Paris pendant une trentaine d'années, **Sextius Michel** (4) sut concilier l'exercice de cette charge avec ses responsabilités félibréennes. Minutieux chroniqueur des Félibrées de Sceaux il a laissé une foule de notes et de documents utiles à l'histoire du mouvement félibréen à Paris. Autre personnage très présent à Sceaux, où on le décrit comme un *orateur rare et précis... dont l'éloquence athénienne, la voix sympathique et prenante charme et entraîne*, **Deluns Montaud** (5) a laissé des "Etudes sur le Félibrige", démontrant ainsi que l'appartenance au mouvement mistralien n'était pas incompatible avec le déroulement d'une carrière politique parisienne. Point de vue que partageait assurément l'étonnant **Clovis Hugues** (6), communal à Marseille, puis député socialiste à Paris. Lyrique animateur des Félibrées de Sceaux, il présentait le visage populaire de la Provence et il n'a pas peu contribué à l'engouement de Paris pour la Provence au cours de ces années-là.

Mais aucune de ces personnalités n'aurait pu mener sa tâche à bien sans la caution prestigieuse de **Frédéric Mistral**. Ses relations avec Paris se sont concrétisées notamment, par plusieurs voyages dans la capitale en 1859, en 1864, en 1867, en 1884, en 1887, enfin en 1889.

Celui de 1884 revêtit une importance considérable, car Mistral l'effectua au faite de sa gloire (7). Arrivé à Paris le 29 mars, pour un séjour de deux mois, il lui fut impossible de passer inaperçu. Le bruit courut de sa candidature à l'Académie Française et il fut reçu par le Président de la République, Jules Grévy, et par le Comte de Paris. Il présida la très brillante Sainte-Estelle de Sceaux, le 25 mai, où le couronnement du buste de Florian fut effectué par Mme Mistral et où -surtout- il retint pour thème de son discours, le 4^eme centenaire de l'union de la Provence et de la France. En voici le passage le plus significatif :

... La Provence indépendante s'est donnée librement à la nation française... non comme un accessoire qui va au principal, mais comme un principal à un autre principal... O France... laisse lui donc... la lanque douce

comme le miel dans laquelle elle te dit : "Ma Mère... fais lui dans tes écoles une petite place à côté du français..."

C'est dans la langue provençale que le conscrit des bords du Rhône, que le tambour d'Arcole jette son dernier cri sur le champ de bataille ; et si nos députés, si nos sénateurs se taisent et l'oublent, nous les poètes représentatifs du peuple par la grâce de Dieu, avec nos poèmes qui viendront retentir jusqu'au coeur de Paris, éternellement nous protesterons. La France est grande depuis l'Océan vaste jusqu'à la mer latine... Cent peuples vivent libres sous les plis de son drapeau... et la sainte nature leur a donné à tous le caractère et le langage dont leur être a besoin pour se développer.

Mistral précise et corrige ainsi les possibles malentendus consécutifs à l'épisode du Continental en 1879, où de jeunes félibres parisiens avaient rédigé une sorte de manifeste fédéraliste, fort mal accueilli par les autorités officielles. Il affirme, plus que jamais, l'unité de la pensée félibréenne et délivre en même temps l'essentiel de sa propre pensée, c'est-à-dire, selon Marcel Decremps : le rappel des droits naturels et historiques des régions et de leurs habitants, la définition de la voie du patriotisme le plus vrai.

Comme l'écrira beaucoup plus tard, le 21 avril 1939, Joseph Louvet : *Le Félibrige de Paris, comme le félibrige de Provence, a été l'oeuvre de Mistral.*

Parmi ceux qui l'aidèrent dans cette tâche, on ne saurait oublier l'étonnante personnalité de Paul **Mariéton** (8) dont le buste se dresse en bonne place dans notre jardin. Admirateur de Mistral, fondateur de la "Revue félibréenne", soucieux de maintenir la concorde entre les politiciens centralisateurs et les Méridionaux, Chancelier du Félibrige, il a donné à ce dernier une telle impulsion que l'on a pu parler d'une période "mariétonienne" du Félibrige (R. Jouveau). Sous son impulsion, comme sous celle de ses prédécesseurs et de ses successeurs à la tête de la "Société des Félibres de Paris", le Jardin des Félibres devient le théâtre de brillantes manifestations, que président d'imposantes personnalités (Mistral, Jules Simon, Ernest Renan, Emile Zola, François Coppée, Anatole France, Georges Leygues, André Theuriet, Félix Gras, Victorien Sardou, Marcellin Berthelot, Camille Pelletan, Jean Richepin, pour n'en citer que quelques-unes) et au cours desquelles sont inaugurés, parfois, les bustes que nous connaissons.

Le dernier en date, celui de **Jean Charles-Brun** (9), fut érigé en 1949, à la mémoire d'un personnage dont l'action se distingue, chronologiquement de celle des Félibres dont nous venons l'étudier le rôle. Reprenant certaines idées mistraliennes lorsqu'il prônait les libertés régionales tout en respectant l'unité nationale, il allait plus loin que le maître de Maillane en suggérant la mise en place d'un régionalisme total. Plus que son oeuvre de poète, c'est son militantisme régionaliste qui a retenu l'attention de la postérité.

C'est donc entre 1878 et 1914 que se situent, pour l'essentiel, les faits et gestes de nos "grands hommes". La France connaît alors un double mouvement d'industrialisation et d'exode rural, d'une part, de centralisation, d'autre part. Il entraîne un étouffement certain des aspirations régionales, qui étend inexorablement ses effets aux langues et aux dialectes locaux. Il fallait donc réagir. Le Félibrige l'a fait pour le provençal et de manière générale, pour les langues et les dialectes d'Oc. L'entreprise exigeait prudence et doigté pour ne pas prêter le flanc à l'accusation de séparatisme à une époque où la sauvegarde et le renforcement de l'unité nationale s'imposaient, alors que demeuraient vifs les souvenirs du désastre de 1870 et que montait de toutes parts en Europe l'affirmation des nationalismes, prélude à l'affrontement fratricide et sanglant de 1914-1918.

Confrontés à ces difficultés, nos "grands hommes" ont dû pratiquer un jeu serré et n'y ont pas si mal réussi, magistralement guidés et inspirés par Frédéric Mistral. Leurs bustes patinés sous les frondaisons du Jardin des Félibres, cet attachant "lieu de mémoire" de notre ville, témoignent de la belle page d'histoire littéraire, artistique et politique qu'ils nous ont léguée et que cet article a partiellement fait revivre.

Jacques MOURGUES

1988 : Vic-sur-Cère	1983 : Espalion
1989 : Périgueux	1984 : Sceaux
1990 : Nîmes	1985 : Saint-Junien
1991 : Marignac	1986 : Saint-Maximin
1992 : Mende	1987 : Pérignac

LE FELIBRIGE

Il a été fondé le dimanche 21 mai 1854, jour de la Sainte-Estelle, au château de Font-Ségugne (Vaucluse), où s'étaient réunis sept poètes d'Avignon : Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu, Alphonse Tavan, Paul Giéra et Jean Brunet; Ce sont les "Primadié". Ils prirent le nom de "Félibres", ou "docteurs", ou encore "sages" par référence à une Oraison de Saint-Anselme (très populaire à Maillane), dans laquelle étaient mentionnés "Li sit félibre de la Loi".

En 1867, Mistral écrivit le chant de la "Coup Santo", devenu l'Hymne félibréen, en l'honneur de la coupe que venaient de lui offrir les félibres catalans, en remerciements de l'accueil réservé, en 1866, au poète catalan Victor Balaguer, banni d'Espagne.

En 1876, la "loi félibréenne" organise le Félibrige en sept maintenances, qui correspondent aux régions dialectales des Pays d'Oc, soit en tout 32 départements : Auvergne, Catalogne-Roussillon ; Gascogne-Béarn ; Guyenne-Périgord ; Languedoc ; Limousin ; Provence ; chacune étant présidée par un syndic.

Les Félibres-mainteneurs se distinguent par le port d'une pervenche en argent ; les Maîtres en gais-savoir (auteurs de textes en langue d'Oc) et les Maîtres d'oeuvre (qui se sont signalés par leur action en faveur du Félibrige) portent une cigale d'argent ; au-dessus, 50 Majoraux, porteurs d'une cigale d'or, élus à vie et par cooptation, forment une sorte d'Académie du Félibrige. Au sommet, le Capoulier, titulaire de l'étoile d'or à sept rayons, préside aux destinées du mouvement, assisté de sept assesseurs, un par maintenance. Tous les sept ans, le principal lauréat des Jeux Floraux du Félibrige désigne la Reine du Félibrige. Mme Mistral fut la première Reine.

Chaque année à la Pentecôte (plus commode que le 21 mai) se tient le Congrès du Félibrige ou Sainte-Estelle. Occasion pour les Félibres de réaffirmer la finalité du mouvement. "... sauver la langue, protéger ce qui constitue l'identité nationale des terres d'Oc et recouvrer leur liberté ancestrale." (Extrait de l'article 2 des statuts).

Villes ayant accueilli récemment ou devant accueillir prochainement la Sainte-Estelle :

1983 : Espalion	1988 : Vic-sur-Cère
1984 : Sceaux	1989 : Périgueux
1985 : Saint-Junien	1990 : Nîmes
1986 : Saint-Maximin	1991 : Martigues
1987 : Perpignan	1992 : Mende

BIBLIOGRAPHIE

René JOUVEAU. - Histoire du Félibrige, 1854-1982
4 vol. - Chez l'auteur. Aix-en-Provence.

G. JOURDANNE. - Histoire du Félibrige (1854-1896). -
Avignon, 1897.

H.L.L. SERIS. - Sceaux depuis trente ans (1892-1912),
2 vol. - Sceaux, 1913.

Th. AUBANEL. - Inauguration du monument élevé à
Sceaux à sa mémoire par les Félibres de Paris. Discours
et documents. - Montpellier, 1889.

Maurice FAURE. - Les Félibres et le cigalier sur
la tombe de Florian à Sceaux, 1878. (Ecrit sous le pseu-
donyme de Jan d'en Godon).

Paul L. BEAUMONT. - Sceaux, près de Paris et les
Méridionaux (1930)

Lou Viro Soulèu : Le buste de Mistral à Sceaux (avril
1911).

Inauguration du buste de Mistral
à Sceaux (septembre 1911)

Consulter aussi les oeuvres des "grands hommes" du
jardin. Conservées à l'Institut Florian, elles contiennent
de nombreux et utiles renseignements.

COLLOQUES

LA REVOLUTION EN ILE DE FRANCE

La Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Paris et de l'Ile de France à laquelle les Amis de Sceaux sont affiliés, organise régulièrement des colloques sur des thèmes variés et nous nous efforçons d'y envoyer quelques-uns de nos membres.

Le dernier en date avait pour sujet : "La Révolution à Paris et en Ile de France" : Martine Grigaut et Micheline Henry ont assisté à une partie des interventions. Nous vous présentons ici quelques notes prises à cette occasion.

Les actes des colloques déjà publiés (ou en voie de l'être) sont conservés dans la salle du fonds local.

Chaque année à la Pentecôte (plus exactement que le 21 mai se tient le Congrès de Félibrige de Sainte-Estève. Occasion pour les Peubres de réaffirmer la finalité du mouvement "à sauver la langue, protéger ce qui constitue l'identité nationale des terres d'Oc et recouvrer leur liberté ancestrale." (Extrait de l'article 2 des statuts).

Vous avez accueilli récemment et devant accueillir prochainement la Sainte-Estève :

1983 : Espalion	1985 : Vic-sur-Cère
1984 : Sceaux	1987 : Périgueux
1985 : Saint-Jurien	1988 : Nîmes
1986 : Saint-Maximin	1991 : Martigues
1987 : Perpignan	1992 : Mende

Le Curé constitutionnel de Puteaux

Louis Eustache Noël en 1788, à l'âge de vingt trois ans, devient curé dans la paroisse de Puteaux. Il a fait ses études au Séminaire de St Nicolas du Char-donnet, rempli les fonctions de clerc dans la paroisse St Barthélémy à Paris et a exercé quelques temps un rôle de professeur dans le Midi. Très vite, il s'intéresse à la politique et demande à être élu maire. Le cumul des deux fonctions, maire et curé, est fréquent à cette époque. Il est évincé de peu, mais jouit de la confiance de la municipalité.

En 1791, il prête serment à la Constitution Civile du Clergé. En 1792, il est nommé aumônier de la Garde Nationale et en bénit le drapeau. Il est très actif dans sa paroisse et obtient de la municipalité l'achat d'ornements d'église. Il adopte une fillette dont il est le parrain. En 1793, il est accusé de conspiration contre la République et est alors ardemment défendu par les administrés de Puteaux. Il épouse la marraine de la petite fille en Nivôse An II (décembre 1793) et il est contraint de donner son acte de soumission à la loi républicaine. Le vicaire qui le suivra, déposera ses lettres de prêtrise.

Il restera très attaché à la ville de Puteaux jusqu'en Thermidor An III.

Louis Eustache Noël est vraiment une figure typique du Curé Constitutionnel. Il donne l'occasion de parler du rôle important joué par ceux-ci pendant cette période révolutionnaire, l'occasion de parler aussi des procédés d'adoption, du cumul des fonctions, de l'exercice du culte, de l'attitude de la municipalité vis à vis du clergé en place.

Application du calendrier révolutionnaire et prénoms de l'An II dans le canton de Nanterre.

L'étude porte sur les districts de Nanterre, Suresnes, et Puteaux. On y voit l'influence politique des

sociétés populaires, implantées tardivement par des notables parisiens. On évoque les cérémonies patriotiques, les défilés de jeunes filles en blanc, les fêtes de la Rosière évoluant en fêtes de la Raison..., on assiste aux premiers baptêmes "républicains et catholiques" avec l'apparition des prénoms révolutionnaires. Toutefois les doubles prénoms sont en usage :

ex : Aristide Brutus
Julien Messidor
Marie Vendémiaire
Céleste Raison
Théodore Déesse

Il est à noter que les enfants dotés de noms de mois ne sont pas forcément natifs de ces mois-là. Les mois de printemps et d'été étant plus souvent retenus.

Quelques anecdotes amusantes : une jeune femme appelée Reine Le Moine demande à être rebaptisée. Considérant que "Reine" avait une consonnance monarchique, et que "Lemoine" était entaché de fanatisme... Elle devient Citoyenne Unité.

Que sont devenus ces gens et comment ont-ils porté ces prénoms pour le moins "marqués" ? Sous l'influence des missionnaires du Mont Valérien, ils ont été pour la plupart rebaptisés.

Il est intéressant de voir dans le choix des prénoms l'influence de la profession des parents. A Suresnes, composé de vigneron et de blanchisseurs, les deux catégories ne se mêlent pas. Ce sont les blanchisseurs qui choisissent des prénoms républicains. A Nanterre, ce sont principalement des charcutiers, en lien avec les Halles qui dotent leurs enfants de prénoms républicains : (ex : Génie-Frugalité). Plusieurs éléments entrent en jeu. Chaque paroisse a ses prénoms de christianisation, la montée des populations ouvrières, la propagande royaliste par les curés rentrés d'émigration, l'attachement des populations rurales au clergé constitutionnel ont joué. Certains prénoms persistent, d'autres se christianisent.

Société Populaire de Belleville.

Il est intéressant de voir s'organiser une commune très peuplée, proche de Paris, à la fin du XVIII^e. siècle et de constater que là a surgi dès 1791 une société

populaire active qui fait preuve d'une intense ferveur patriotique. On y note les violentes tensions politiques, le rôle important de la commission d'épuration, les multiples incidents avec les gardes nationaux, le mécontentement sourd lié à la rareté du pain -denrée toujours vitale- le côté dramatique de la crise de Ventôse. L'insertion du politique dans la vie quotidienne et la recherche de l'union autour des valeurs nouvelles : Patriotisme et Fraternité.

Levées d'hommes en période révolutionnaire

Devant ce problème, la France n'est pas unanime. Entre les cinq districts de Seine et Marne par exemple, il existe un clivage géographique et social. Pour un agriculteur ou un vigneron, le départ d'un fils peut être catastrophique. Il n'est pas ressenti avec la même intensité par les artisans. Quant aux fils de notables, il est à souligner, que beaucoup se dérobent...

Les vœux de la Constitution ne sont pas respectés. L'immense majorité des enrôlés doit inventer des solutions inédites. Le contexte politique est déterminant. On note un certain élan en septembre 1792 mais la levée de 300 000 hommes remporte un succès relatif et est émaillée de multiples incidents. On peut parler de "murmures" sinon "d'émeutes".

Le tirage au sort paraît être le mode le moins arbitraire. Toutefois on remarque beaucoup de "remplacements". La population renâcle. Par contre le 23 Août 93, la levée en masse soulève l'enthousiasme : compensation d'une véritable politique sociale. C'est la création d'une armée nationale, mais la notion de "nationalisme" est encore inconnue.

On peut parler de levée de chevaux, de collectes de grains, de turbulence chez les volontaires (de 18 à 25 ans), de femmes engagées sous des noms d'hommes.

En conclusion, on peut dire que le degré d'acceptation des levées diffère selon les classes sociales, les professions et les cantons.

Fêtes patriotiques à Chelles.

Les fêtes civiques à Chelles revêtent une importance particulière. L'Abbaye assurait la prospérité au village. La suppression des pratiques religieuses le 13 février 1790 va entraîner de graves incidents. Les citoyens viennent à Paris voir le Marquis de la Fayette. Ils organisent des fêtes à grand caractère patriotique où le Maire joue un rôle prépondérant : distribution du pain bénit, serment civique, bal franc * organisé à la Maison Commune le tout dans une volonté de discipline assez peu festive. Le clergé continue à tenir une place éminente. En octobre 92, une grand-messe avec Te Deum est célébrée à l'Eglise. Suit la fête de la Régénération avec plantation d'arbres (coupés mais non pas arrachés avec leurs mottes) en signe d'Unité. Les pratiques religieuses restent liées aux fêtes révolutionnaires. C'est ce qui donne son originalité à la société populaire des sans culottes de Chelles, à l'ombre de son Abbaye.

Victimes de la Terreur dans le Val de Marne.

Essai de discussion sur les résultats statistiques très peu nombreux parus sur ce sujet, appuyés sur le flair plus que sur la rationalité. Un fait marquant : 31 % des victimes se situent parmi les "gagne-petit".

Essai d'analyse des motifs d'exécution.

Journées de la Faim dans le district de Corbeil.

Deux crises graves avaient déjà secoué la région : en 88/89, et en 92, mais la crise de subsistance de l'An III éclate comme une véritable catastrophe - aggravée par l'inflation galopante, la libération des prix et les conditions climatiques déplorables. Il gèle jusqu'à moins 20° ; les moulins s'arrêtent, la récolte est médiocre. Des réquisitions décidées par Paris, des pillages organisés entraînent la montée de l'indigence ; des scènes analogues de celles de 92 se déroulent sur les marchés : à Rungis, Paray, Arpajon, Mennecy, Savigny, Bondoufle, Vert-le-Grand, Viry et dans quelques communes de la rive droite comme Draveil, les troubles éclatent. Les gens se groupent et se dirigent vers les fermes où ils rentrent souvent par effraction, à la recherche du grain. Ils le battent alors avec leurs fléaux et entreprennent la distribution à raison d'un sac par famille devant le fermier impuissant. Ils proposent 10 ou 12 sous en paiement. Les officiers municipaux essaient de parlementer.

* franc : qui n'est pas soumis au paiement d'un droit.

La machine judiciaire se met en place. Les représentants en mission prônent l'interdiction de rassemblement, la violation de domicile... les participants sont arrêtés mais beaucoup d'entre eux avaient donné de faux noms ! Les jurés sont constitués, les interrogatoires menés au pas de charge, toutes les catégories sont représentées sauf les femmes. Les débats se font à huis-clos. Les verdicts tombent, rapides. Les "accusés collectifs" sont généralement acquittés ; seuls les vols individuels sont taxés de peines lourdes (1 lapin : 6 ans !)

Peut-on parler de clémence relative ? En fait les individus, non armés, n'ont pas commis de vols à proprement parler, ils ont toujours payé. Aucun meneur ne se détache des groupes. Le système de défense des inculpés est toujours le même "on n'a rien vu, rien entendu, rien n'a été prémédité, on était ensemble, c'est tout, on est poussé par la famine, le désespoir". Les femmes, interrogées, plaident l'indulgence : "nos maris sont honnêtes, irréprochables. Les fermiers, par leurs pratiques illicites, engendrent la misère publique". Les municipalités, dans une grande cohésion, soutiennent les inculpés. Les représentants en mission sont mis dans l'embarras, l'appareil judiciaire, troublé.

Si on compare ces journées de la faim en Seine et Marne avec celles qui se sont déroulées à Paris, on peut dire que le rôle des femmes a été différent, à Paris elles étaient majoritaires. La répression a été plus forte ; les militants politiques plus actifs.

On trouve en Angleterre les mêmes troubles de subsistance, avec les mêmes slogans, les mêmes discours et une répression analogue.

On peut dire que les journées de la faim ont une forme spécifique en milieu rural et en milieu parisien et qu'une étude comparative peut être établie dans ce sens.

NB : On peut noter une opposition entre les traits nouveaux et les traits anciens du système de défense. Une taxation populaire se met en place. En 92, les taxateurs taxent sur les marchés, fouillent les greniers des bourgeois, en l'an III, ils vont dans les fermes. Là s'inscrit la nouveauté. Les fermiers passent par la discipline du marché ou la réquisition.

Les notables sentent encore la nécessité de transiger. Les nouvelles municipalités bien qu'apeurées, soutiennent les inculpés. Beaucoup de non-lieux sont prononcés en l'an III.

Le château de Marly.

On parle souvent de vandalisme en cette fin de XVIII^{ème} siècle. Qu'en est-il ? Le jardin de Marly considéré comme "le jardin des Philosophes" avant la révolution fait l'objet d'un souci de conservation et est au centre des préoccupations d'un groupe d'ingénieurs et de techniciens. En août 92, le Directeur de la machine élévatrice des eaux s'élève contre la récupération éventuelle des pièces à des fins guerrières. Il interdit d'emporter les vestiges du jardin. Il fait entourer les statues de Cérès et de Bacchus de palissades... Le discours de Barras le 27 thermidor est virulent "Le chef-d'oeuvre de la nature qu'admirent tous les étrangers est en voie de démolition..." Les chevaux de Coysevox sont emportés vers Paris. Les enfants à la Chèvre de Sarrazin partent au Louvre... Hubert Robert s'empresse d'exécuter deux tableaux sur la mort de Marly...



Détail du plan de la machine de Marly. Gravé par P. Giffart v. 1708-1716

Musée Ile-de-France

En fait Marly pose problème et dès 1762, les réservoirs d'eau sont jugés douteux. En 1784 ils débitent 5000 m³ par jour, en 1792, 1000. Les projets se multiplient. Les frais d'entretien sont très élevés mais les frais qui entraînent la destruction s'avèrent encore beaucoup plus lourds. Le domaine n'est plus que l'ombre de lui-même. Marly suscite l'émotion : "si Marly n'existait pas, il faudrait l'inventer... donc inutile de le détruire.

Consultons la génération présente. Comment voir Marly ? Comme une mine de métal ? une manufacture d'armes ? Il importe avant tout de garder Marly, au milieu de ces plantations inestimables. Marly pourrait jouer un rôle didactique. Il pourrait servir de référence à l'étranger. (Jefferson d'ailleurs s'en inspirera plus tard) Il pourrait avoir une dimension philosophique que Versailles n'a pas. Il pourrait devenir les Champs Elysées des Grands Hommes. Douze pavillons représentant les signes du Zodiaque pourraient s'orchestrer autour d'un obélisque qui marquerait la Régénération. Ce projet s'inscrirait dans le programme révolutionnaire qui souhaite voir dans la nature des "leçons de civisme inscrites en majuscules". Un aqueduc souterrain pourrait être envisagé jusqu'à l'Etoile, ouvrage qui assurerait la redistribution de l'eau épurée par filtrage, sur Paris... Huit usines, quatre meules à moudre le blé seraient installées sur les plateaux de Marly, Louveciennes, Bougival... Les deux denrées essentielles à la vie, à savoir l'eau et le pain seraient là représentées.

Marly pourrait devenir un Musée à ciel ouvert des Arts et Techniques, un véritable pôle pour un monde régénéré. Un discours autonome d'entrepreneurs et d'ingénieurs éclôt à propos de Marly et rejoint les intentions utopiques souvent développées au XIX^e. siècle.

Cette prise de conscience de la richesse du patrimoine, ce rêve de cité idéale, ce lieu qui se veut conservatoire de la mémoire des grands hommes auront des répercussions lointaines et Jefferson au début du XIX^e. siècle qui rêve de construire une ville à la campagne sur les bords du Potomac, rejoint ce rêve de nature civilisée, "régénérée".

La préoccupation du manque d'approvisionnement à Paris fera envisager la construction de moulins à Versailles, appuyée sur la dérivation des eaux des étangs et des réserves de Marly et ce projet n'était pas si ridicule.

Dans l'initiative d'Alexandre Lenoir, il y a une volonté de sauver le passé, en démembrant les monuments, dans le projet de sauvetage de Marly, il y a une prospective et un réemploi de l'héritage du passé pour une cité de l'avenir !

Ventes de fermes dans les campagnes autour de Paris

Le clergé et la noblesse se partageaient les grandes fermes céréalières en Ile de France. Les exploitations couvrent de 30 à 270 ha. A la veille de la Révolution, on trouve 361 fermes de 100 ha ; 147 de 200 ha ; 161 de 420 ha... La concentration des fermes correspond au plateau tertiaire du "multien". Ces entreprises agricoles représentent un capital considérable y compris le cheptel et la gestion de la vente des grains. Les

grandes dynasties qui se partagent les terres ferment totalement l'accession de la propriété aux petits laboureurs ; cette situation est très nette à Gonesse par exemple. La paysannerie dénonce dans les cahiers de doléances les cumuls abusifs des riches fermiers. La loi du 14 mai 1790 va porter sur la vente de biens de première catégorie. L'essentiel des biens est vendu par adjudication. En 1791, les 2/3 des fermes ecclésiastiques sont vendues ; 40 000 ha de terres changent de mains. En 1793, avec la mise en vente des biens de seconde origine, il y a une division effective de certaines grandes fermes qui sont vendues en petits lots. Qui acquiert ces biens ? 84 % sont identifiés. Il s'agit avant tout d'habitants d'Ile de France.

- 5 % va à la noblesse de robe et de cour
- 12 % à la finance
- 34 % à la bourgeoisie parisienne
- 16 % aux marchands des petites villes (Versailles, Meaux, La Ferté sous Jouarre...)
- 12 % aux ruraux non cultivateurs
- 20 % aux ruraux cultivateurs

La carte des ventes de fermes traduit une opposition nette entre les districts du Nord et du Sud.

Les ventes donnent lieu à des placements (Le Pelletier de St Fargeau, futur martyr de la Révolution acquiert 643 ha : 1 072 000 livres), à des spéculations : les biens sont achetés en assignats en 91 (Le Mesnil Aubry acheté par un banquier parisien sera revendu à un fermier). Le directeur de la Compagnie des Indes achète 1245 ha pour 2 222 000 livres. Certaines ventes font entrer en ligne de compte des "prête-noms", ex. un certain Pierre Perron, adjudicateur à Bruxelles. D'autres se fixent pour but la consolidation d'exploitations agricoles ou la préparation de patrimoine familial. Ces ventes favorisent le clivage entre les propriétés familiales et les autres ; la disparition des propriétés ecclésiastiques est nette.

Conclusion du colloque

La qualité des communications comptera pour beaucoup dans la masse de productions soulevées par le Bicentenaire. Elle démontre une fois de plus la vitalité de nos Sociétés historiques au sein desquelles chercheurs confirmés et amateurs passionnés conjuguent leurs efforts.

Micheline HENRY

Visite du 7 octobre 1989

ANTONY

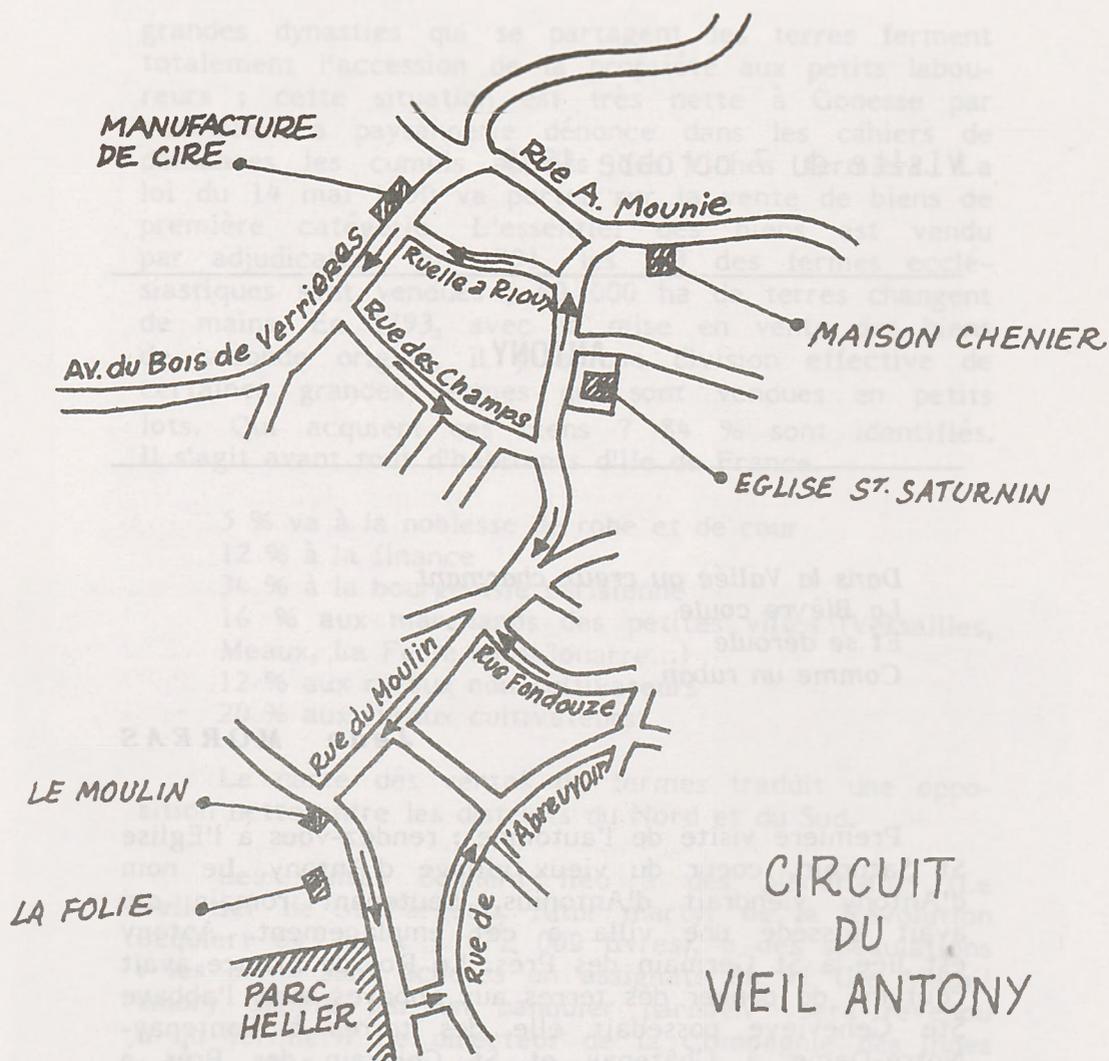
*Dans la Vallée au creux charmant
La Bièvre coule
Et se déroule
Comme un ruban*

Jean MOREAS

Première visite de l'automne : rendez-vous à l'Eglise St Saturnin, coeur du vieux village d'Antony. Le nom d'Antony viendrait d'Antonius, lieutenant romain qui avait possédé une villa à cet emplacement. Antony est liée à St Germain des Prés. Le Roi de France avait coutume de donner des terres aux abbayes ainsi l'abbaye Ste Geneviève possédait elle des terres à Fontenay-Notre-Dame à Châtenay et St Germain des Prés à Massy et à Antony.

Les vassaux guerroyaient volontiers contre le Roi de France, et les terres aux mains des moines des grandes abbayes constituaient des pôles de sécurité. Pendant la guerre de Cent Ans et les guerres de Religion, les abbayes souffrent de grands dommages, les bâtiments sont souvent brûlés. Ainsi en est-il d'Antony ; toutefois le bâtiment de ferme qui entoure la Place de l'Eglise, transformé en "auditoire" où le prévôt percevait les taxes subsiste longtemps. A la Révolution, la ferme est vendue comme bien national, les paysans ne peuvent pas la racheter et elle est acquise par un bourgeois de Paris. Aujourd'hui encore, on peut imaginer la ferme, mais les bâtiments ont été totalement remaniés.

L'Eglise St Saturnin est située sur une petite place qui donne rue de l'Eglise, autrefois, rue du Moulin Banal. Cette rue, au XVI^e. siècle sous François Ier était la route même qui conduisait à Orléans. Les auberges et les relais la bordaient. La configuration du quartier était évidemment différente.



Nous pénétrons à l'intérieur de l'église. Elle se présente comme une église gothique, assimilée à St Denis, St Germain des Prés, St Pierre de Montreuil, toutes proportions gardées... Sa construction, en deux étapes correspond à deux périodes de paix, de développement économique et artistique : le chœur typiquement XII^e. siècle avec ses murs épais, ses arcs en plein cintre remonte même peut-être à l'époque carolingienne ; ses fenêtres percées dans le chevet plat comme dans beaucoup d'églises du Hurepoix et dans celle de St Jean Baptiste de Sceaux, son plan rectangulaire rigoureux, sans transept et sa tour intégrée. (On trouve dans les textes dès le IX^e. siècle : Antony cum ipsa cappella) ; la nef, fin XV^e.-début XVI^e. avec ses formes allégées, ses nervures sur piliers hexagonaux comme à St Séverin ou à St Nicolas des Champs. Le chœur a-t-il été précédé d'une nef du XII^e. ? Aucun élément sérieux, ne permet d'étayer cette thèse. Ce qui est sûr, c'est que l'église a été transformée pour recevoir une voûte d'ogives.

On sait qu'après la guerre de Cent Ans, Antony ne comptait plus que vingt-quatre "feux". Les armées anglaises et françaises qui avaient traversé la région avaient très gravement mutilé les bâtiments. En 1459, un commis qui fait l'état des lieux, signale qu'il faudrait réparer le "pinaculum" : s'agit-il du faîte, de la tour ?

A la fin du XV^e. siècle, on voit l'Abbaye de St Germain envoyer des maîtres-maçons pour assurer la reconstruction de l'église St Saturnin.

On note l'absence de clefs de voûte, la mauvaise lecture des armoiries, l'absence aussi de vitraux anciens. Le vitrail signé Grüber, daté du XIX^e. siècle évoque le martyr de St Saturnin, christianisant les foules, attaché à la queue d'un taureau. La chaire est néo-gothique, la jolie Vierge hanchée est une copie contemporaine d'une Vierge du XIII^e. siècle.

Nous nous dirigeons maintenant vers la maison qu'on a coutume d'appeler "la Maison Chénier". Elle a bien appartenu de fait à la famille, mais André Chénier est mort en 1794 et ce n'est qu'après 1804 que sa mère a acquis la propriété. Les bourgeois notables achetaient volontiers des maisons aux environs de Paris. A l'origine, elle ne comportait qu'un seul étage. Le parc abritait une orangerie. Il était entièrement ceinturé de murs. La propriété a été habitée par le grand père de Dunoyer de Segonzac, Monsieur Perier. Le parc a été loti après 1940. Il appartient aujourd'hui et depuis 1963 à l'ordre des Marianistes qui y ont établi un collège religieux "Ste Marie d'Antony" et reçoivent à la "Maison St Jean" des pères de passage.

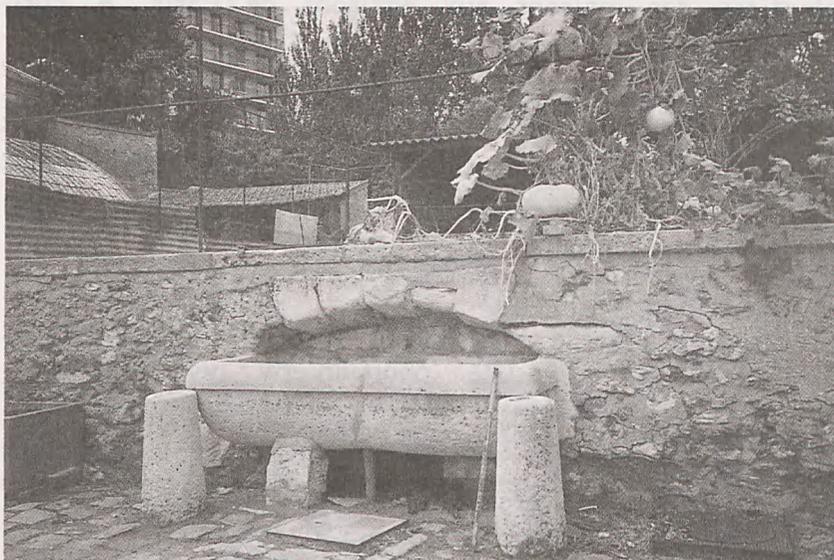
En face de la Maison Chénier, la propriété du Dr Velpeau abrite une pouponnière départementale et verra s'édifier la nouvelle bibliothèque d'Antony à partir de 1990.

Nous revenons vers la place du Carrousel (Carrouge : carrefour ?), siège probable d'une foire au XVI^e. siècle, connue en tous cas comme réservoir d'eau. Un très beau porche XVIII^e. cache l'entrée de "l'Association St Raphaël", oeuvre sociale depuis 1895, protectrice des mères célibataires. De récents travaux ont été entrepris sur cette place et la Ruelle à Rioux avec son pavage ancien est devenu un lieu sympathique qui nous amène jusqu'au nouveau square St Raphaël. A droite, le jardin de l'Association Marie Moizard offre aux familles d'hospitalisés et aux mères en difficulté logées dans l'enceinte, un peu de paix... A gauche, de petits immeubles "franco-suisse" respectent l'échelle des constructions de la ruelle.

Contournant la belle fontaine XVIII^e., nous traversons l'avenue du Bois de Verrières pour pénétrer dans l'ancienne Manufacture royale de Cire, aujourd'hui maison de retraite des Soeurs de Cluny.

Nous avons peine à imaginer dans ces bâtiments quelque peu délabrés l'ancienne activité de la manufacture qui comptait jusqu'à la Révolution plus de cent ouvriers. Antony détenait alors le privilège de la fabrication des chandelles pour Versailles comme Fontenay faisait pousser les roses ! (la manufacture est transférée par la suite à Bourg la Reine dans la propriété Kolb rue Ravon). Seul vestige émouvant du temps des splendeurs du XVIII^e. siècle : une extraordinaire charpente à voliges digne des Compagnons de Tour de France et qui mériterait qu'on s'en inquiétât !

De "l'Herberie" où l'on blanchissait la cire étendue en rubans sur l'herbe, ne reste qu'un modeste jardin clos, envahi d'herbes folles, avec son gros bac de pierre dont l'eau alimente encore quelques bonnes grosses citrouilles qui jettent là leur note d'or surannée... pour combien de temps ?



Antony : le vieux bassin ... aux citrouilles.

Photo M. Henry

Sur le mur de la maison-mère, les Armoiries de la manufacture royale (1714. Deo Regique Laborant !) nous rappellent que les abeilles bourdonnaient là depuis le Moyen Age !

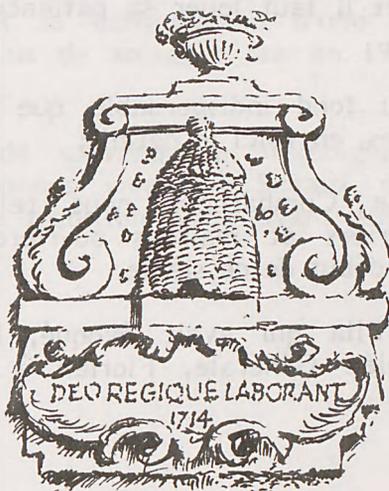
Nous longeons maintenant les murs de la rue sous la Tour (Tour d'Antony ? romane ? tour d'observation) et nous parcourons ce vieux quartier aujourd'hui richement loti... Nous évoquons la mémoire du sénateur maire Mounié qui se battait en 1928 pour faire viabiliser les terrains et disparaître les chemins boueux empruntés par les gens en sabot venus trinquer au café de

la gare ! On parle aussi de la famille Bidouart, bien-fauteurs de la ville d'Antony et donateurs des vitraux à l'Eglise. On pense enfin à la ligne de Sceaux à ses débuts qui faisait de la bourgade d'Antony, une ville de banlieue ! Devant le Moulin de la Bièvre, on se prend à imaginer les gens venus moudre leur grain ; Madame Jamin, notre conférencière, réaliste, nous précise qu'il s'agit d'une roue en fonte anglaise, type Choiseul, à faible débit... Elle nous parle maintenant de Monsieur Michalon dont nous connaissons tous la fontaine et de l'acteur F. Molé, de la Comédie française, qui tenait table ouverte dans la maison qui nous fait face et dont la porte charretière a dû voir passer bien des équipages.

La visite se poursuit par l'insolite Folie du duc de Castries, ministre de la Marine sous Louis XVI, rendez-vous galant caché dans la verdure d'un parc où le roi lui-même se serait arrêté au cours d'une chasse. Le beau porche aux armoiries encore controversées masque aujourd'hui au touriste indifférent le charme de cette authentique demeure.

On passe maintenant devant le château d'Antony, vendu comme bien national et reconstruit en faux Louis XIII. On s'entretient de la poissonneuse pièce d'eau du Parc Heller, alimentée par la Bièvre, ombragée de somptueux peupliers... On évoque avec quelque nostalgie les fermes et les blanchisseries, les tuileries, les plâtrières et les scieries qui ont progressivement fermé leurs portes au fur et à mesure que se multipliaient les pavillons-potagers acquis par les ouvriers parisiens alléchés par des promesses de liaisons ferroviaires avec Paris... Mais l'averse menace et les Amis de Sceaux pressent le pas, un peu tristes peut-être de ne pouvoir se regrouper "A l'image de Notre Dame" ou "Au Dauphin", sympathiques hôtelleries qui accueillaient volontiers les promeneurs à leur descente de diligence, sur la route de Paris à Orléans... il y a plus d'un siècle !

Micheline HENRY



RAPPORT D'ACTIVITE DES AMIS DE SCEAUX

1988

Assemblée générale du 4 mars 1989

La dixième Assemblée Générale de notre Association a eu lieu le 4 mars 1989 dans la salle de réunion de la Bibliothèque Municipale, en la présence de M. Erwin Guldner, maire honoraire, et de M. René Pomeau, membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. M. Ringenbach, maire de Sceaux, Conseiller Général des Hauts-de-Seine s'était excusé de ne pouvoir y assister.

Le Bulletin :

En raison des travaux importants entrepris à la M.J.C., nous n'avons pu confier l'impression de notre bulletin n° 5 au savoir faire de Gilbert Andriamahaleo. La mise sous presse a été confiée à un imprimeur de Sceaux. Il est inutile de souligner que cela coûte plus cher à notre Association, la M.J.C. nous faisant bénéficier de tarifs exceptionnels. En revanche le délai est beaucoup moins long, et notre bulletin n° 5 a pu être distribué lors de cette Assemblée Générale.

C'est Arturo Tejero qui en a fait la mise en pages avec le sens artistique et le coeur que nous lui connaissons.

Viviane Monvoisin continue à assurer l'excellente composition et il faut louer sa patience et sa disponibilité.

Quant au fond indispensable que sont les travaux et recherches, en voici le détail :

Jacqueline Combarous nous relate l'histoire des Jardins ouvriers et maisons ouvrières voulus par Me Renaudin, au début de ce siècle.

Thérèse Pila qui avait évoqué, lors de notre dernière Assemblée Générale, Florian à Sceaux, nous

restitue par écrit l'atmosphère des dernières années que vécut le poète fabuliste dans notre ville. Notre orateur écrivain est devenue une spécialiste de Florian. Elle avait participé au Colloque organisé au Pavillon de l'Aurore en avril 87, et continue ses recherches. La distinction dont elle vient d'être l'objet : Chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres, est bien méritée et honore notre Association.

Françoise Petit termine son enquête sur les métiers exercés à Sceaux, au XVIII^e. siècle : après le Château et la Manufacture, il s'agit du village même.

Et Micheline Henry est la fidèle et parfaite conteuse de nos visites :

En octobre 1988, nous nous promenions dans le Hurepoix : château du Marais et de Courson, église de St. Sulpice de Favières.

En décembre 1988, le Centre de Documentation du Musée de l'Ile de France nous ouvrait ses portes, et son Conservateur en Chef commentait, avec le talent que nous lui connaissons, la visite des salles aménagées sur le thème de la Révolution en Ile de France, prenant à la suite les deux groupes que nous formions (Les Amis de Sceaux se sont réjouis de la promotion de Monsieur Georges Poisson au grade d'Officier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur).

La contribution de nos membres, par leurs travaux et recherches est indispensable pour les bulletins à venir. Avis aux amateurs !

L'histoire de Sceaux, de son passé, proche ou plus lointain, est à cerner dans ses aspects les plus divers. Il y a toujours à chercher, à dire, à réviser parfois des opinions plus anciennes, à retourner aux sources. C'est la continuation d'une oeuvre commencée il y a plus de soixante ans en 1924 et reprise en 1979.

Que de souvenirs et témoignages à recueillir près de personnes vivant à Sceaux depuis très longtemps : cette tradition orale ayant aussi sa place dans notre Bulletin.

Le numéro 5 a été tiré à 400 exemplaires. Les adhérents ayant cotisé en 1988, y ont naturellement droit. Il peut être acquis par ceux que cela intéresserait au prix de 50 F, dans la salle de notre fonds local, au sous-sol de la Bibliothèque Municipale.

LES ACTIVITES EN 1988

L'exposition Champin :

Micheline Henry, diplômée de l'Ecole du Louvre, a consacré un numéro spécial du Bulletin des Amis de Sceaux au peintre et graveur scéen, Jean-Jacques Champin. Une souscription avait été lancée et l'ouvrage a paru en juin 1988. On peut se le procurer, au prix de 80 F, auprès des Amis de Sceaux.

Parallèlement, elle a organisé, en collaboration avec la Bibliothèque Municipale et dans cette salle même, une exposition des oeuvres de cet artiste, du 15 mai au 18 juin 1988, rassemblant une centaine d'aquarelles, lavis, peintures et gravures, venues de collections publiques et privées. Cela a intéressé un large public, qui a pu admirer, entre autres, de charmantes vues de Sceaux et de la région. La presse s'en est fait l'écho, et Sceaux Magazine a publié de larges compte-rendus dans son numéro de mai-juin.

TRAVAUX ET RECHERCHES

La Révolution :

Il n'y aura pas de "point culminant" cette année 1789, pour commémorer, au sein de notre Association, ce 200^e. anniversaire, mais plutôt un travail lent et patient, qui s'étalera en 89, 90, 91...

Mois par mois, Sceaux Magazine publie dans la rubrique "Amis de Sceaux" animée par Thérèse Pila, de petits flashes sur ce qui s'est passé dans notre ville, pendant la Révolution, et que révèle le dépouillement des délibérations des Conseils Municipaux de l'époque.

UNE FIGURE DE SCEAUX QUI DISPARAIT...

Des points particuliers sont l'objet de recherches : les Biens Nationaux, les fêtes, les Sociétés populaires...

L'exploitation des Cahiers de Doléances de Sceaux et des communes avoisinantes, est amorcée par Monsieur Teysseire, Maître de conférences à Créteil, qui nous en propose la comparaison.

A partir de là, nous pousserons plus avant nos investigations.

Thérèse Pila a présenté à un groupe d'instituteurs, un schéma du "Sceaux révolutionnaire" au cours de trois matinées.

Enfin Radio T.S.F. 92 diffuse de courtes interviews, sur les événements, petits et grands, qui ont rythmé la vie des communes des Hauts de Seine entre 1789 et 1794. Thérèse Pila fait partie des intervenants.

A Versailles, aura lieu les 22 et 23 avril 1989, un colloque sur le thème "La Révolution en Ile de France" organisé par la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques de Paris et de l'Ile de France, dont notre Société est membre et qui y sera représentée.

LE SYNDICAT D'INITIATIVE DE SCEAUX

A la demande de Monsieur Steverlynck, son président, les Amis de Sceaux ont entrepris d'élaborer une brochure, proposant pour un large public, différents itinéraires de visite de notre ville :

Le vieux Sceaux, les maisons d'architectes célèbres, le jardin de la Ménagerie, le Château et son parc (avec la collaboration du Musée de l'Ile de France).

CLASSEMENT DE NOS ARCHIVES

Depuis longtemps nous souhaitons mettre de l'ordre dans nos archives et entreprendre un classement rigoureux des documents, livres, papiers précieux, iconographie, qui sont la richesse de notre fonds local. Effort indispensable si l'on veut exploiter ce que nous conservons

auprès des chercheurs, petits et grands. Cela demande du temps, de la compétence et un effort financier.

RAPPORTS AVEC LES ASSOCIATIONS

Plusieurs de nos membres ont assisté au colloque sur les Gardes Suisses, organisé par la **Société Historique de Rueil-Malmaison**, le 1er octobre 1988.

Nous entretenons des liens étroits avec l'**Association du Val d'Aulnay** et nous invitons régulièrement nos membres à participer à ses manifestations (concerts, promenades...)

Le **C.S.A.I.** nous a demandé d'organiser une visite de Sceaux pour la délégation du Lion's Club de Brühl, Thérèse Pila en a été le guide.

Nos projets :

Nous continuons nos travaux et recherches sur la Révolution et aussi sur les thèmes variés qui seront l'objet de notre prochain bulletin.

Une visite d'Antony, de son église, de ses maisons du XVIIIè., de toute la richesse de son passé, est prévue en octobre 1989.

Enfin, Monsieur Mourgues, nous parlera prochainement des grands hommes dont les bustes ornent le jardin des Félibres.

Nos souhaits :

C'est voir grandir le nombre de nos adhérents, et les accueillir plus nombreux lors de la permanence que nous tenons chaque samedi de 14 H à 17 H, en dehors des vacances scolaires, en la salle de notre fonds local au sous-sol de la Bibliothèque Municipale.

VOLTAIRE A SCEAUX

Tel est le sujet dont Monsieur René Pomeau va maintenant nous entretenir, en cloture de cette Assemblée Générale.

UNE FIGURE DE SCEAUX QUI DISPARAIT...

Les Amis de Sceaux ont appris avec peine la disparition de M. Thiébault, le propriétaire du Bazar Florian, quelques mois seulement après la fermeture de son magasin et son remplacement par la papeterie Plein Ciel.

Ce magasin, dont la devanture ancienne a conservé pendant longtemps à la rue piétonne un cachet villageois, faisait partie de l'histoire de Sceaux puisque les grands-parents paternels de M. Thiébault l'avaient acquis en 1913, en prenant la suite du propriétaire précédent. Cette entreprise était restée familiale et de nombreux Scéens et Scéennes restent reconnaissants à M. Thiébault des conseils qu'il donnait volontiers pour les aider à résoudre les petits incidents domestiques.

Ce commerce familial polyvalent, où l'on trouvait aussi bien des clous que des jouets, des fusibles que des casseroles et de la vaisselle, est sans doute d'un autre âge... Sa disparition nous remplit de nostalgie.

Jacqueline COMBARNOUS



Photo Doisneau. - 1975

LES AMIS DE SCEAUX

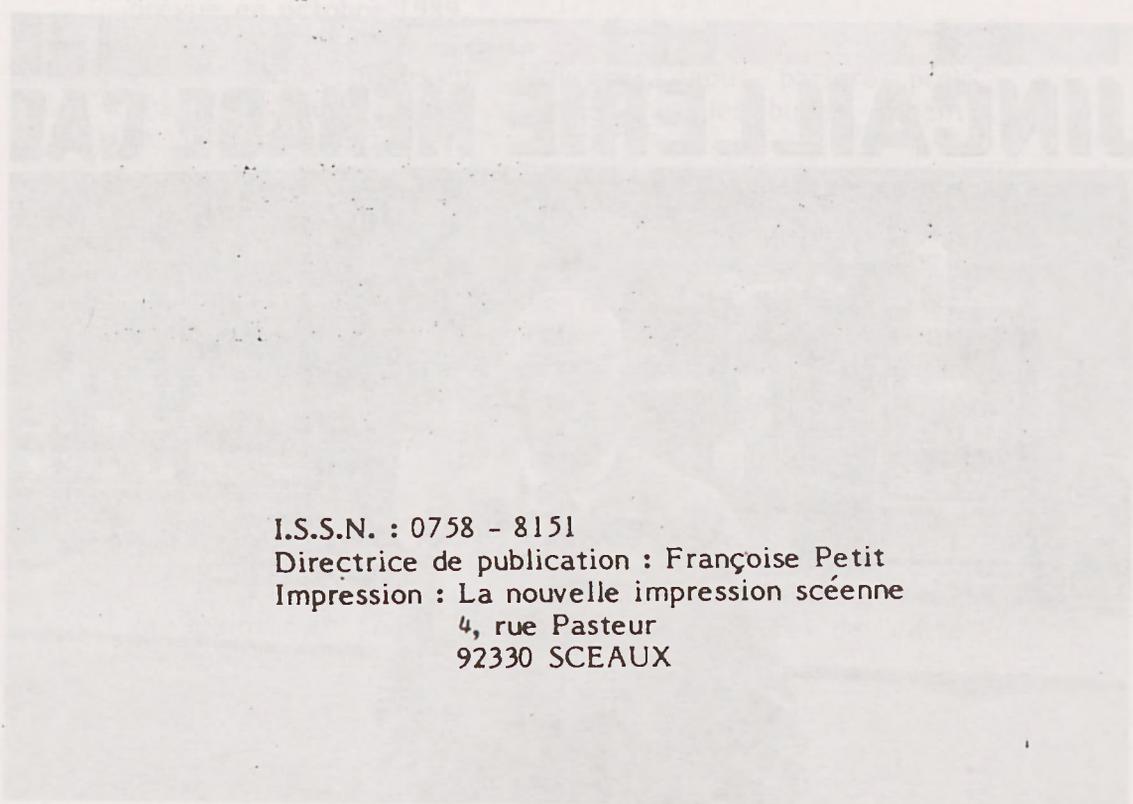
Société d'histoire locale fondée en 1924

Extrait des statuts

ARTICLE II

La Société **Les Amis de Sceaux** a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

La Société se propose d'organiser des conférences, promenades et visites, des expositions, des spectacles, etc... Elle pourra publier les communications qui auront été faites aux Assemblées, les travaux de ses membres, sous forme de bulletins, livres, enregistrement, reproductions, etc...



I.S.S.N. : 0758 - 8151
Directrice de publication : Françoise Petit
Impression : La nouvelle impression scénenne
4, rue Pasteur
92330 SCEAUX

Bulletin d'adhésion aux Amis de Sceaux

Bibliothèque Municipale, 7 rue Honoré de Balzac 92330 SCEAUX

NOM :

Prénom :

Adresse :

Tél :

Profession :

Membre actif : 70 F
100 F par couple

Membre bienfaiteur
à partir de 150 F

Facultatif :

Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale OUI NON
Peut communiquer des documents ou répondre à un interview OUI NON



NOTRE COUVERTURE

Dessin de Chapuy, lithographie par J. Arnout figurant sur le plan topographique de la ville de Sceaux dressé par A. Troufillot, géomètre, en 1863 .